みんぱくリポジトリ
国立民族学博物館学術情報リポジトリ National Museum of Ethnolo

Le soulèvement mahdiste de Goni Waday dans la Haute-Bénoué (juillet 1907)

メタデータ	言語: fr 出版者: 公開日: 2009-04-28 キーワード (Ja): キーワード (En): 作成者: Mohammado, Eldridge メールアドレス: 所属:
URL	https://doi.org/10.15021/00003124

SENRI ETHNOLOGICAL STUDIES 31 1992

Le soulèvement mahdiste de Goni Waday dans la Haute-Bénoué (juillet 1907)

ELDRIDGE MOHAMMADOU
Institut des Sciences Humaines, Garoua, Cameroun

Researchers have been paying little serious attention to the the resistance against the European colonization in Northern Cameroon after the establishment of the colony.
The author presents a study on the Mahdist insurrection which was organized by Goni Waday, a Fulɓe learned man.
He first introduces the text of Lieutenant Strümpell's report on the insurrection. He verifies the content of this report using oral data he collected. He then tries to depict the entire history surrounding Goni Waday's insurrection till his death in 1907.

Le thème de la résistance à la colonisation européenne dans le Nord-Cameroun a été jusqu'à présent négligé. Le seul aspect qui ait quelque peu retenu l'attention porte sur l'opposition que présentèrent lors de la conquête de leur capitale par les Allemands les grands lamibé de la région. Mais une fois le système colonial mis en place, l'on semble ignorer qu'ici, comme dans le reste du Cameroun, la mainmise des Européens sur leur pays et certains changements qu'elle entraînait n'ont pas été passivement acceptés par les populations. Si dans l'ensemble du pays ce sont généralement les religions traditionnelles, ciment de l'organisation socio-politique des sociétés en place, qui ont subi le plus durement l'impact colonial, dans une grande partie du Nord-Cameroun c'est l'Islam qui fut le grand perdant. Car l'Emirat d'Adamawa qui recouvrait à cette époque la majeure portion du Cameroun septentrional, ne représentait qu'une province de ce qu'il est aujourd'hui convenu d'appeler le Caliphat de Sokoto. C'est-à-dire une entité géo-politique d'essence et d'inspiration théocratique. Le Coran et les principes d'organisation socio-politiques dégagés par l'Islam en tenaient lieu de Constitution. Avant d'être un chef politique et militaire, le Lamido était avant tout un chef religieux, le lamidat représentant une sorte de diocèse islamique autant qu'une circonscription administrative. Porter atteinte à l'intégrité de la souveraineté du Lamido sur son territoire et ses habitants équivalait à s'attaquer à l'une des réalisations de l'Islam dans leur pays à laquelle étaient particulièrement attachés les Foulbé de l'Adamawa, émirat dont l'émergence avait été le fait du Jihad au siècle précédent.

Il n'est pas étonnant, de ce fait, que les manifestations les plus remarquables de la résistance au nouvel ordre colonial dans cette partie du Cameroun se soient

exprimées au nom de l'Islam et aient été dirigées par des hommes de religion, les modibbé. Or la pointe de lance de la lutte anti-coloniale dans cette partie de l'Afrique a été représentée à l'époque par le Mahdisme. Telle approche iconoclaste de l'ordre établi a trouvé dans cette forme de réaction politico-religieuse dirigée contre l'étranger non-musulman le champ le plus fertile à son action. La conjoncture a voulu que le tournant du siècle représentât justement en Adamawa la période cruciale de l'implantation du Mahdisme soudanais, la forme la plus anti-colonialiste de cette voie. Introduite par Modibbo Hayatou dans le Diamaré deux décades avant la conquête allemande, elle se propagea rapidement dans le reste de l'Adamawa au cours des années suivantes, et même à la barbe du nouveau colonisateur. Les agents de cette propagation furent uniquement des Peuls, et non des étrangers comme on l'avait cru jusqu'à présent, des originaires de l'Adamawa ayant eu des contacts directs avec le foyer nilotique du wird, soit à l'occasion d'un séjour d'études dans l'Est tchadien, ou au cours du pélerinage à la Mecque. Devant la cité de Maroua, ce sont principalement des Mahdistes, les ansars de feu Modibbo Hayatou, qui déjà vont s'opposer à la prise de la ville par les forces allemandes début 1902. Une fois l'occupant en place, les anciens compagnons du Modibbo vont organiser clandestinement la résistance, qui éclatera ouvertement en 1907 par la bataille de Malam Pétel près de Bogo.

Dans la Haute-Bénoué et le Sud de l'Adamawa, il revient à chacun des grands lamibé de s'opposer à l'avance du conquérant colonial, et parfois au prix de leur vie. C'est le cas de Tibati, Banyo, Ngaoundéré, Rey-Bouba. Devant Garoua, c'est l'Emir Zoubayrou en personne qui met sur pied une coalition des forces locales pour faire front à l'armée allemande. Mais partout sur ces champs de bataille, le courage et la détermination des guerriers foulbé, uniquement dotés de chevaux et d'armes blanches, n'y peuvent rien devant la foudroyante efficacité de la mitrailleuse Maxim. La technique européenne déjà s'impose.

Dans cette région, comme dans l'extrême-nord, une fois l'opposition militaire des lamibé légitimes abattue, ce sont les Mahdistes qui vont prendre le relais et organiser la résistance. La figure de proue est ici un certain Goni Waday, dit Maloum Waday. Après avoir implanté la Mahdiya à Ngaoundéré, il soulève les habitants de cette cité et se trouve sur le point d'y provoquer une insurrection généralisée lorsqu'il en est expulsé en 1905. Il gagne la haute vallée de la Bénoué entre Lagdo et Rey-Bouba où il poursuit son action de prêche mahdiste et d'organisation militaire. Moins de deux années après il a gagné à sa cause la plupart des Foulbé de la région, leurs lamibé en premiers. Et en 1907 c'est à la tête d'une armée estimée à plus d'un millier d'hommes qu'il se met en marche sur Garoua d'où il entend expulser les Allemands en vue de restaurer le règne de l'Islam. Encore une fois, les mitrailleuses des Blancs ont raison de la masse des insurgés.

Or ce personnage de Goni Waday et son action nous étaient surtout connus à travers les rapports des officiers allemands qui avaient réduit la rébellion. Nous disposons désormais de traditions locales donnant la version des faits par les

intéressés eux-mêmes. C'est à la confrontation de ces deux types de sources que nous allons procéder. Pareil essai est loin de constituer un simple exercice de style car, outre le fait qu'il permet d'établir dans le cas d'espèce les mérites respectifs des archives écrites et de la tradition orale, il démontre amplement que cette dernière est riche d'enseignements lorsque sa collecte porte sur un éventail assez large pour permettre des recoupements.

En effet, ces données nous permettent, avant toutes choses, d'identifier avec davantage d'exactitude le personnage auquel nous avons affaire: son patronyme réel, et par suite sa nationalité. Il nous est même possible d'en reconstituer une sorte de portrait-robot. Mais surtout, celui que les rapports officiels tentent d'accréditer comme un simple aventurier, illuminé et fanatique, réussissant à rassembler une poignée de paysans naïfs et fanatisés à leur tour, va nous apparaitre sous un nouveau jour, celui de la réalité. Son action, présentée comme une sorte de folie passagère sans veille ni lendemain, est rétablie dans sa véritable perspective: un projet mûrement réfléchi, préparé et exécuté avec méthode, et dont les effets se font ressentir jusqu'à ce jour.

C'est de la sorte que nous allons suivre Goni Waday tout au long de sa carrière: naissance en Adamawa, études supérieures à l'étranger, premiers contacts à cette occasion avec les partisans du Mahdi soudanais surgi précisément à cette époque; retour au pays natal avec un séjour dans le Diamaré auprès de Modibbo Hayatou de Balda, devenu le représentant du Mahdi dans la sous-région; séjour à Bibémi, puis à Yola sous le règne de l'Emir Sanda; installation à Ngaoundéré où il implante le Mahdisme et assiste à l'invasion coloniale; début d'insurrection dans cette ville d'où il est expulsé; implantation dans la Haute-Bénoué où il gagne la population au Mahdisme et la soulève contre l'occupant européen; à sa tête, il se dirige sur Garoua pour en déloger les Allemands; la bataille de Guébaké où les mitrailleuses allemandes exterminent l'armée des insurgés; sanglante répression, exécutions, représailles; séquelles; conséquences durables de la geste de Goni Waday.

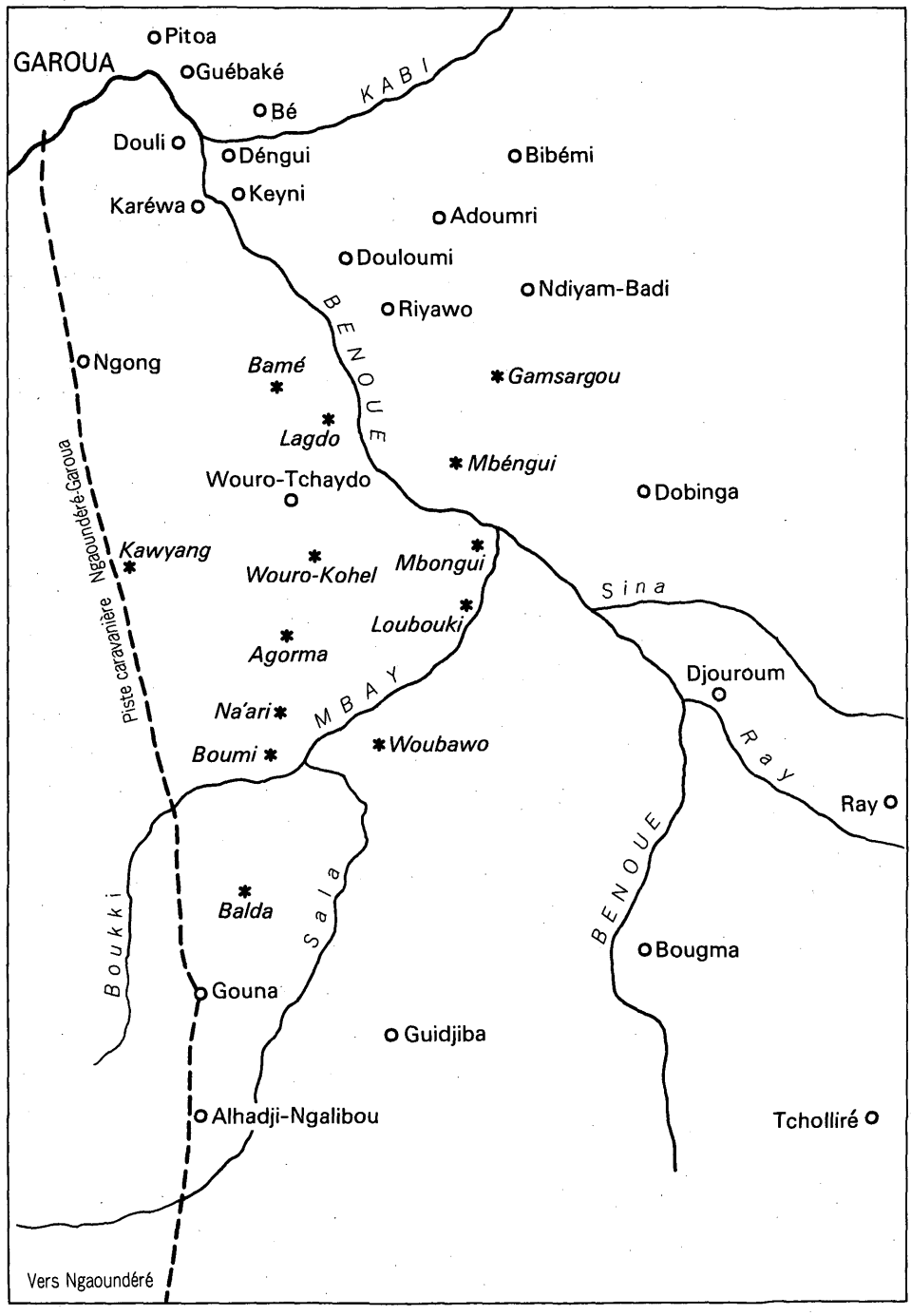
Première Partie LA VERSION OFFICIELLE

LE SOULÈVEMENT DE MALOUM WADAY
(Rapport du lieutenant Strümpell)[1]

Ubao, 8 août 1907.

Le soulèvement de Maloum Waday coïncide dans le temps avec celui du Mahdi Alhadji. Cependant, contrairement à ce que l'on supposait, il ne semble y avoir

1) DER AUFSTAND DES MALUM WADAI
(Bericht des Oberleutnants Strümpell)
Ubao, 8 August 1907.
Die Erhebung des Malum Wadai fällt zeitlich mit derjenigen des Mahdi Alhadji zusammen; sie scheint aber····· [STRÜMPELL 1908: 171–173]


Pitoa
GAROUA
Guébaké
KABI
Bé
Douli
Déngui
Bibémi
Karéwa
Keyni
Adoumri
Douloumi
Ndiyam-Badi
Riyawo
BENOUE
Ngong
Bamé
Gamsargou
Lagdo
Mbéngui
Wouro-Tchaydo
Dobinga
Piste caravanière Ngaoundéré-Garoua
Kawyang
Wouro-Kohel
Mbongui
Sina
Loubouki
Agorma
Djouroum
MBAY
Na'ari
Boumi
Woubawo
Ray
Ray
Boukki
Balda
Sala
BENOUE
Bougma
Gouna
Guidjiba
Alhadji-Ngalibou
Tcholliré
Vers Ngaoundéré

aucun rapport avec celui-ci. Ceci résulte du fait que Maloum Waday s'était également proclamé le Mahdi à Ouro Kohel dont la mission était de mettre fin à la domination des Blancs. Son objectif visait plus loin que Garoua, puisque Yola représentait aussi une place à abattre. Les deux soulèvements présentent beaucoup de traits communs. Tout d'abord ils ont été exécutés par des étrangers. Comme l'indique son nom, Maloum Waday est originaire du Waday, mais il avait immigré à Ngaoundéré déjà depuis longtemps. Dans cette ville, le nombre de ses adeptes s'accrut à ce point que cela parut dangereux au Lamido Maygalli qui l'expulsa de ses terres. Après avoir erré un certain temps, le Maloum s'établit à Ouro Kohel, à environ trois jours de marche au sud de Garoua, après avoir été déclaré indésirable à Souari et Baki. Ouro Kohel dépend de Garoua et se trouve dans une région où les Foulbé ont conservé une grande pureté ethnique. En outre, ils se distinguent par leur savoir et leur fanatisme, offrant de la sorte un terrain favorable pour des Mahdis éventuels. Très rapidement le Maloum se fit un grand nombre d'adeptes dans son nouveau champ d'action, tout en demeurant en rapport avec ses fidèles de Ngaoundéré. Son activité s'étendit progressivement, et même à Garoua l'on observa une recrudescence du fanatisme. Des écoliers se sauvèrent, et d'après les interprètes et les boys en service chez les Européens, l'on prêchait que celui qui entretenait des rapports avec les Blancs irait en enfer. En juin déjà j'avais fait de sévères remontrances aux lamidos de Garoua et Tchéboa à qui appartenaient les garçons qui s'étaient sauvés et attiré leur attention sur les graves conséquences qui pourraient en résulter. Ils furent surtout invités à faire des recherches sur l'agitateur qui m'était inconnu ainsi que, apparamment, à eux.

Peu après que la nouvelle des évènements de Malampétel soit parvenue à Garoua, le Lamido Baba raconta qu'à Ouro Kohel se trouvait un prédicateur qui excitait les gens à prendre les armes contre les Européens. Ses partisans seraient toutefois peu nombreux. Baba reçut l'ordre de faire arrêter cet individu. Il envoya son fils, Yérima Atikou, avec dix cavaliers et cinq soldats à Ouro Kohel. Le Yérima regagna Garoua sans Maloum Waday, par contre il avait perdu deux personnes et eu cinq blessés. Alors le sous-lieut. Nitschmann, à qui l'on rapportait toujours que les partisans étaient peu nombreux et ne comptaient guère plus de cinquante hommes, donna à Yérima une patrouille de sept soldats indigènes placés sous la conduite du meilleur sous-officier de couleur de la 7ème Compagnie, le sergent Atangana. L'ex-adjudant Massadou se porta volontaire pour participer à la patrouille. Le 17 juillet la patrouille tomba sur le Maloum à Ouro Sédou, à une heure de marche environ au sud de Lagdo. Entre-temps celui-ci s'était proclamé Mahdi, avait procédé à la consécration de rigueur des bannières, et regroupé autour de lui plusieurs centaines de partisans. Son camp se trouvait tout près du village de Sédou. La clôture entourant ce camp était garnie de morceaux de tissu sur lesquels étaient inscrits des versets du Coran. Le nouveau Mahdi se tenait la plupart du temps à l'intérieur de sa case, soi-disant pour y prier. Le matin il "avalait" des versets du Coran, c'est-à-dire qu'il écrivait sur du papier des extraits du Coran, en dissolvait l'encre dans de l'eau et buvait cette eau. De même il procédait à la

consécration des flèches empoisonnées. Et pour conclure, il annonçait à ses partisans qu'ils étaient invulnérables. Grâce à ces tours de passe-passe il était parvenu à enflammer ses adeptes au plus haut point. Cela allait encore plus loin, car il intimidait à ce point ses adversaires que ceux-ci se sauvaient rien qu'à sa vue. A peine la patrouille d'Atangana fut-elle aperçue que les gens de Maloum Waday se jetèrent sur la petite troupe, tandis que les Foulbé de Garoua s'enfuyaient. Atangana, un soldat et le volontaire Massadou tombèrent sur le champ, le reste de la patrouille étant contraint à la fuite. Les pertes énormes subies par le Mahdi n'impressionnèrent guère ses partisans. Lorsque, après la première salve, un grand nombre d'adeptes du Mahdi tomba, le reste se précipita sur la patrouille en passant par-dessus les cadavres. Les gens du Maloum étaient dirigés par l'ex-gendarme peul, Wadjiri Hamidou d'Agorma.

Ce succès incontestable du Maloum accrut à ce point le nombre de ses adeptes qu'il se crut désormais en mesure de porter le coup décisif. Tous les djaouros de la région, à l'exception d'Ardo Farikou de Lagdo qui s'était enfui à Garoua, se rallièrent à lui sans réserve. Des gens de Bibémi, Bé et Guébaké le rejoignirent tandis que les Ardos de Ray-Bouba et Bibémi, le Djaouro de Bé et le Lawan de Guébaké restaient passifs. Il est vrai que Ray-Bouba avait interdit au Maloum l'accès de son territoire. Mais il ne peut y avoir de doute que tous ces chefs se seraient certainement ralliés au Maloum dès qu'il aurait remporté de nouveaux succès.

Le Mahdi se mit alors en marche pour Garoua, après avoir traversé Lagdo qui fut incendié, et en passant par Déngui et Bé. Eu égard à la petite troupe de trente-cinq hommes dont il disposait, le sous-lieut. Nitschmann avait tout d'abord voulu éviter toute intervention. Il me mit au courant par courrier expresse et attendit mon retour. Mais lorsqu'on l'informa de la marche de Maloum Waday sur Garoua, il se mit en route le soir du 18 juillet pour Guébaké et attaqua le lendemain matin la troupe de Maloum en marche. Un combat violent de deux heures s'engagea, à l'issue duquel les mahdistes furent vaincus avec d'énormes pertes et complètement dispersés. Au cours de la bataille ils avancèrent en escadrons très disciplinés jusqu'à une courte distance et disputèrent farouchement la victoire au chef allemand. En tout cas cette victoire a préservé l'Adamawa d'un grand malheur. S'il y avait eu défaite tout le monde aurait rejoint le Mahdi. Combien était grande la confiance du Mahdi ressort d'un message par lequel il invitait l'Ardo de Ray-Bouba à le rejoindre: "Aujourd'hui je tue les Blancs et les soldats à Garoua, j'incendie la ville, prends logement dans la maison du Résident. Demain, j'attaquerai Yola. Suis-moi, ou je t'anéantis aussi!"

Au début il y eut des doutes sur le sort de Maloum Waday. Plus tard son cadavre fut découvert sous un amas de morts à côté de la bannière.

Le 28 juillet, donc après l'engagement victorieux, j'arrivai à Garoua. Quoiqu'il fut impossible que l'issue de la bataille de Guébéké ne fut pas connue, je n'en fus informé que le 26 juillet. Les messages qui me furent adressés ne me parvinrent pas; les Foulbé, malgré mes questions réitérées, ne me dirent rien.

En cours de route, j'invitai d'ores et déjà les chefs accessibles à se rendre à Garoua pour le 30 juillet en vue de participer à une séance du tribunal. Ce jour-là eut lieu un débat à propos des chefs qui avaient suivi Maloum Waday. Un certain nombre de ceux-ci s'étaient rendus volontairement —"maintenant que le Mahdi est mort, nous voulons à nouveau obéir au Résident"—, d'autres avaient été faits prisonniers. Leur condamnation fut prononcée en se basant sur les dispositions du Coran. Les commentateurs de la loi furent les Alkalis de Garoua, Démsa et Tchéboa. En présence des Européens, de la troupe et de tous les chefs, furent pendus:

1–le Lamido d'Agorma	*4–le Yérima de Lagdo*
2–le Djaouro de Bamé	*5–le Lamido de Béngui*
3–le Djaouro de Oubao	*6–l'Ardo de Déngui.*

Les Djaouros de Riyao, Balda, Nakyari et Soubaki furent soit destitués, soit condamnés à une peine de prison.

Tandis que dès le 29 juillet une patrouille était envoyée à Alhadjin-Galibou pour barrer la route Oubao-Alhadjin Galibou, le sous-lieut. Nitschmann partit le 31 pour bloquer la route Garoua-Alhadjin. Moi-même, accompagné du Lamido de Ray-Bouba et de cent cavaliers, je me rendis le 1er août dans la zone insurectionnelle en passant par Guébaké. Il s'agissait à présent de réduire les dernières velléités de soulèvement éventuelles et de procéder à l'arrestation des coupables et de les punir, puis en dernier lieu de restaurer l'ordre en mettant en place de nouveaux chefs.

Cette mission a pu se dérouler sans rencontrer d'hostilité. Il n'y eut qu'une petite résistance à Oubao lors de l'arrestation de Maloum Gamin Savana. Le 7 août le sous-lieut. Nitschmann me rejoignit à Oubao. Le Lamido de Garoua procéda sur-le-champ au jugement des prisonniers et principaux partisans du Mahdi: Wadjiri Hamidou d'Agorma, Maloum Gorni Savana, Malam Bana de Oubao et le Peul Mandé. Ces quatre derniers furent pendus, les autres prisonniers condamnés à une longue peine de prison. D'autres exécutions suivront dès que les cinq partisans de Maloum Waday en fuite auront été arrêtés. J'ai fait transmettre leurs noms aux administrations limitrophes en leur demandant de procéder à leur recherche et d'appliquer éventuellement la peine de mort prononcée.

Et finalement toute la zone insurrectionnelle fut condamnée à fournir des hommes de peine et du bétail pour couvrir les frais de l'expédition. Le village de Ouro Kohel, dont le Djaouro Ganni en fuite avait été l'un des bras droits de Maloum Waday, devait fournir en outre un troupeau pour l'école publique, parce que les agissements du djaouro avaient entraîné des dommages pour cette école. La peine prononcée à l'encontre de Ouro Kohel l'était ainsi au profit des écoliers, donc au bénéfice du pays.

Ouro Karéwa, le 11 août 1907.

Je considère les insurrections comme terminées. De même des messages de

Ngaoundéré et de Bindir annoncent l'apaisement de l'excitation naturelle de la population. Je voudrais toutefois mettre en garde contre l'idée que le danger est désormais écarté pour toujours. Avec l'agitation musulmane en recrudescence générale, il est normal que celle-ci se fasse aussi ressentir chez nous, tant en Adamawa qu'au Bornou. L'on doit s'attendre à l'éventualité de nouvelles agitations. Etant donné la situation sociale en Adamawa, des agitateurs habiles trouveront toujours un terrain favorable à leurs menées. Ils auront toujours et tout de suite des partisans parmi les nombreux frères cadets des chefs en place, qui dans l'ensemble ne mènent pas une vie enviable, ainsi qu'au sein de la masse du prolétariat foulbé des gens dépourvus de tout et rétifs au travail.

Il est significatif que les deux Mahdis entendaient non seulement briser la mainmise des chrétiens mais également se tailler un royaume. Notre territoire leur semblait tout à fait indiqué pour exécuter ces projets terrestres. Jusqu'à présent on a toujours supposé que la région des Résidences de l'Adamawa et du Bornou trouvait pour ainsi dire une protection naturelle du fait de sa situation favorable entre les deux colonies voisines, plus grandes et plus fortement occupées, le Nord-Nigéria britannique et le Congo Français. C'est justement le contraire qui s'est produit. Comme cela a été établi, les agitateurs mahdistes croyaient pouvoir conquérir facilement notre territoire. "Contrairement aux Français et aux Anglais, les Allemands n'ont qu'une petite colonie et ne disposent que de peu de soldats. C'est pourquoi nous en viendrons vite à bout". Ce sont les termes des déclarations qui m'ont été rapportées. Bien sûr, les indigènes ont reçu pour le moment un sérieux avertissement par nos victoires de Malampétel et Guébaké qui compensent largement l'échec de Sédou, ainsi que par la sévère punition prise en l'encontre des chefs impliqués. Mais à l'instar des leçons du passé qui s'oublient rapidement, le souvenir des batailles et exécutions des 30 juillet et 7 août s'estompera bientôt. Les excitations d'un aventurier quelconque portant le nom d'Alhadji et qui a le courage de se proclamer le Mahdi peuvent de nouveau bientôt trouver un écho. L'enthousiasme religieux peut encore toujours —on vient d'en avoir la preuve— faire du Foulbé un guerrier farouche qui attaque même sous le feu des mitrailleuses. Nous devons désormais méditer cette leçon.

(La traduction de l'allemand est de nous, E. Mohammadou).

Deuxième Partie LA TRADITION LOCALE

Jusqu'à ces dernières années le chercheur ne disposait que de l'unique source allemande que représente le rapport Strümpell pour étudier cette tranche de l'histoire coloniale dans le Nord-Cameroun. Nos propres travaux de collecte nous ayant conduit à parcourir au cours des années 70 toute la région de la Haute-Bénoué et du Mayo Mbay, nous avons été en mesure d'enregistrer les traditions historiques de tous les lamidats impliqués dans les évènements rapportés ci-dessus [MOHAMMADOU 1983]. Durant la même période nous avons également couvert les lamidats limitrophes concernés: Rey-Bouba [MOHAMMADOU 1979], Garoua

[MOHAMMADOU et BASSORO 1980], ainsi que Ngaoundéré [MOHAMMADOU 1978a]. Le soulèvement de Goni Waday occupe dans les traditions recueillies une place plus ou moins importante. En se basant sur l'ensemble de cette tradition peule l'on peut reconstituer la version locale des mêmes faits et de leur interprétation. Leur comparaison avec le document officiel du colonisateur allemand permet de se faire une idée plus nette des choses.

C'est à cette confrontation des textes que nous allons procéder à présent en l'assortissant d'un commentaire éventuel. Le rapport Strümpell sera repris, découpé selon les thèmes successivement abordés et confronté à la tradition recueillie. Ne seront reproduits que le début et la fin de la tranche du rapport traitée.

1) Lien du mouvement avec celui de Maroua

"Le soulèvement de Maloum Waday coïncide dans le temps avec celui du Mahdi Alhadji...il ne semble y avoir aucun rapport avec celui-ci". En effet, c'est au cours des mois de juillet et août 1907 qu'éclatèrent les deux soulèvements mahdistes dans le Diamaré et dans la Haute-Bénoué. Le premier fut le fait de Mal Alhadji et Mal Arabo qui mit aux prises le capitaine Zimmermann et les insurgés au cours du mois de juillet et s'acheva début août par l'exécution des meneurs. Nous venons de voir que pour le mouvement qui nous intéresse ici la bataille de Guébaké eut lieu le 19 juillet et les exécutions de Garoua le 30, les représailles sur le terrain étant achevées le 10 août. Devant cette simultanéité parfaite des dates, l'on pourrait effectivement se demander s'il n'y a pas eu concertation entre les deux Mahdis. Aucune indication de la tradition ne nous permet ici de répondre positivement à la question. Mais cela ne peut autoriser à conclure tout de go qu'il n'y ait pas eu lien entre les deux mouvements. Au contraire, tout laisse en tout cas supposer que les uns ne pouvaient ignorer l'existence des autres. En effet si le dénouement se déroule en l'espace de quelques semaines, le mouvement de Goni Waday a nécessité plusieurs mois de maturation depuis son expulsion de Ngaoundéré jusqu'au clash final. Si les Allemands eux avaient ignoré les faits jusqu'à début juillet, il serait étonnant qu'il en eût été de même de la partie adverse, car le "téléphone africain" mieux que partout ailleurs fonctionnait à merveille en Adamawa du fait des échanges commerciaux qui mettaient quotidiennement en rapport notamment les régions de Garoua et Maroua. Une autre raison, plus fondamentale celle-là, milite en faveur de la concertation entre les leaders de ces mouvements, c'est que tous deux ont longtemps séjourné dans l'Est, Mal Alhadji pour avoir fait le pélerinage de la Mecque, Goni Wadday pour avoir longtemps étudié à Abéché dans le Waday. Il n'est pas impossible qu'ils se soient connus antérieurement. Toujours est-il que la tradition recueillie à Maroua [MOHAMMADOU 1976: 185] est nette sur ce point: "Leur plan (aux insurgés mahdistes) était de s'emparer de Maroua dans un premier temps, puis de se diriger vers le sud opérer leur jonction avec les forces de Goni Waday afin de bouter les Blancs hors du pays des Croyants". La suite du texte est plus explicite.

2) Patronyme, nationalité, description physique de Goni Waday

"Les deux soulèvements présentent beaucoup de traits communs. Tout d'abord ils ont été exécutés par des étrangers. Comme l'indique son nom, Maloum Waday est originaire du Waday"... Or il n'en est rien. Les deux agitateurs sont bel et bien des enfants du pays, des Foulbé qui ayant longtemps séjourné chez les Arabes, prennent ou se donnent une auréole orientale voulue. Voir "la main de l'Etranger" dans des désordres politiques intérieurs permet de trouver un bouc émissaire aisé, mais n'explique rien. Nous avons déjà mentionné ci-dessus la tradition de Maroua à laquelle il est fait référence. Examinons à présent celles qui se rapportent à notre sujet.

(1) Le patronyme réel de Goni Waday

En juxtaposant les diverses traditions on obtient le patronyme suivant: Mohammadou al-Wadawiyou ("le Wadayen") surnommé Maloum Oumar ou Maloum Djimé ou Goni Waday (*"goni"* étant le titre académique le plus élevé attribué aux lettrés de la région, "Goni Waday" équivalant donc à "le docteur du Waday"). C'est cette dernière dénomination qui a prévalu dans l'Adamawa.

(2) La nationalité de Goni Waday

La plupart des traditions en font "un Arabe Chouwa originaire du Waday". Or la réalité était totalement différente, car voici ce que dit la tradition de Bibémi à ce propos [MOHAMMADOU et BASSORO 1983: 156]: *"Goni Waday était un Peul originaire de Bibémi, qui était parti en pélerinage à la Mecque et s'était arrêté à Abéché au Waday, où il avait approfondi sa connaissance des écritures saintes auprès des grands maîtres de la région. Et c'est durant ce séjour aux confins du Soudan et sur la route des pélerins qu'il fut gagné au Mahdisme. Il regagna Bibémi sous le règne de Djawro Souleymanou (1885–1889) et enseigna le wird mahdiya, la voie mahdiste de l'Islam"*. Nous souscrivons à cette tradition. D'abord parce qu'à travers toute l'histoire de l'Adamawa nulle part n'a été signalée la présence d'un lettré étranger à la réputation aussi grande. Par "étranger" il faut entendre "non-Peul". Car les Foulbé de la région se targuaient d'en fournir eux-mêmes. Par contre il était d'usage ici —et ceci dès les débuts— d'aller faire ses études supérieures auprès de maîtres réputés des pays voisins, au Bornou et au Baguirmi notamment. C'est ainsi que Modibbo Adama, le fondateur de l'émirat d'Adamawa, avait séjourné dix ans successivement à Massénya et à Birnin-Gazargamou, où il avait étudié auprès du Sheykh Mohamed Tahir et Goni Kyari. Certains de ces étudiants, une fois de retour chez eux, recevaient le surnom du pays où ils avaient séjourné; c'est le cas de Modibbo Mohamman Damraka, le fondateur de la dynastie régnante de Maroua, dont le surnom "Damraka" ne veut dire autre chose que "Damagaram". Il en fut donc de même de Mohammadou Goni Waday, c'est-à-dire "Mohammadou, le docteur ayant étudié au Waday". Et c'est à dessein, pensons-nous, que Goni Waday a laissé planer le doute sur ses origines réelles, car

une souche arabo-wadayenne était autrement plus prestigieuse pour un maître du wird Mahdiya qu'une simple provenance peule de Bibémi. Mais à l'inverse, cette indication sur son origine réelle peut nous permettre de comprendre le "Chauvinisme" dont les ressortissants de Bibémi firent preuve lorsqu'ils gagnèrent en masse les rangs de leur "pays".

(3) Apparence physique

La seule description que nous ayons de la personne de Goni Waday est celle que nous fournit la tradition de Guébaké [MOHAMMADOU et BASSORO 1983: 74] où les habitants virent le cadavre du chef mahdiste tué à l'occasion de la bataille finale qu'il livra aux Allemands à proximité de ce village: "*Cadavres de chevaux et de cavaliers s'amoncelèrent bientôt pour former une véritable monticule, mais les cavaliers encore vivants ne s'en dérobèrent pas pour autant. C'est seulement lorsque ses hommes virent s'écrouler Goni Waday en personne, qu'ils se replièrent et s'enfuirent de toutes parts. Les Allemands recherchèrent son corps parmi les cadavres et le retrouvèrent. C'était un homme de courte taille, avec une grosse tête*".

3) La carrière de Goni Waday avant les évènements de 1907

Comme il est de régle en pareil cas, les Allemands minimisent à dessein la personne de leur adversaire en le ravalant au rang d'un simple aventurier: "*Les excitations d'un aventurier quelconque... qui a le courage de se proclamer le Mahdi peuvent de nouveau bientôt trouver un écho*". Or, grâce aux traditions que nous avons recueillies, nous sommes en mesure de reconstituer la tranche des vingt dernières années de la vie du Goni. Celle-ci nous révèle l'image d'une carrière normale d'enseignant et de zélateur d'une secte. Avant que les Allemands et les Anglais n'envahissent l'Adamawa, ce marabout s'efforçait d'implanter dans le sud de l'Adamawa la wird Mahdiya, comme d'autres celles de la Tidjaniya ou de la Quadriya. Sa carrière se serait poursuivie et achevée sans plus d'histoire n'était l'irruption des Blancs en pays d'Islam mettant fin au gouvernement des croyants. Davantage qu'aucun autre le propagandiste mahdiste était appelé à réagir. C'est ce qu'il fit. Il s'agissait pour lui de l'aboutissement logique de l'idéologie pour laquelle il avait lutté toute sa vie durant. Il ne s'agissait pas du phantasme passager d'un illuminé charlatan ou d'un fanatique de pacotille, comme voudrait le laisser entendre le rapport de ses adversaires. Pour l'historien, l'insurrection de Goni Waday prend place dans la liste des mouvements de résistance anti-colonialistes qu'ont produits les populations camerounaises de l'époque. Et à ce titre, elle relève de la genèse du nationalisme camerounais. Revenons au texte du rapport Strümpell dans lequel cette carrière est escamotée en une phrase lapidaire: "*Comme l'indique son nom, Maloum Waday est originaire du Waday, mais il avait immigré à Ngaoundéré déjà depuis longtemps*". Or sur la base des diverses traditions, nous savons que Goni Waday après son retour de l'Est commença d'abord par séjourner et enseigner chez lui à Bibémi, puis il se mit à parcourir l'Adamawa pour faire

connaître le wird Mahdiya. Après un séjour —apparemment bref— à Garoua, il se rendit à Yola où il enseigna, ensuite à Banyo où il n'est pas resté longtemps, et finalement à Ngaoundéré où se déroula le plus clair de sa carrière. Examinons donc ces diverses traditions selon trois rubriques avant que de tenter une datation des faits rapportés.

(1) Le périple en Adamawa

Selon la tradition de Garoua, [MOHAMMADOU et BASSORO 1980: 44]: "*A son arrivée dans le pays, il séjourna d'abord à Garoua, puis à Yola, à Banyo et finalement alla s'installer à Ngaoundéré*". Précisément dans cette dernière ville, cet itinéraire est confirmé et même généralisé [MOHAMMADOU 1978a: 309]: "*Il commença par parcourir tout l'Adamawa, passa par Yola et Banyo, puis vint se fixer à Ngaoundéré...*". Mais en amont de Garoua, l'on indique à Bibémi [MOHAMMADOU et BASSORO 1983: 156] que le modibbo commença d'abord par séjourner et enseigner quelque temps chez lui.

(2) Le séjour à Bibémi

"*Goni Waday était un Peul originaire de Bibémi, qui était parti en pélerinage à la Mecque et s'était arrêté à Abéché au Waday, où il avait approfondi sa connaissance des écritures saintes auprès des grands maîtres de la région. Et c'est durant ce séjour aux confins du Soudan et sur la route des pélerins, qu'il fut gagné au Mahdisme. Il regagna Bibémi sous le règne de Djawro Souleymânou (1885–1889) et enseigna le wird Mahdiya, la voie mahdiste de l'Islam. Puis il se rendit à Yola prêcher cette voie et y séjourna plusieurs années.*" Nous disposons ici de la première indication chronologique qui nous permet de tenter de situer dans le temps la période antérieure au retour du goni à Bibémi, et notamment celle de son séjour au Waday. Sachant que c'est sous le règne de Souleymânou (1885–1889) qu'il rentre au pays, fixons hypothétiquement la date de ce retour à 1886/87. Si nous supposons par ailleurs qu'il a passé une dizaine d'années à l'étranger, cela nous donne la fourchette de 1877–1887. Les voyages s'effectuant au rythme de l'époque, avec des escales parfois prolongées, enlevons un an à l'aller et un autre au retour, ce qui permet de circonscrire le séjour au Waday de 1878 à 1886. Passons à présent en revue les évènements majeurs intervenus dans la sous-région et se rapportant au Mahdisme qui ont pu exercer une influence quelconque sur l'orientation de notre étudiant.

–1881 : Muhammad Ahmad se proclame le Mahdi au Soudan.
–1883 : L'armée du Mahdi s'empare de El Obeid.
–1883 : Le Sultan du Waday, Yusuf (1874–1898) refuse de reconnaîitre le Mahdi, dont il combattra l'armée dans le Darfour.
–1883 : Installé depuis 1880 à Balda, Modibbo Hayatou dépêche une délégation conduite par l'Imam Arabou de Maroua (l'un des chefs de l'insurrection mahdiste de 1907 dans le Diamaré) auprès du Mahdi dont il reconnaît l'autorité; celui-ci le nomme comme son

représentant dans l'Adamawa et le Sokoto [BIOBAKU 1966; NJEUMA 1971].

-1885 : Le Mahdi s'empare de Khartoum; le général anglais Gordon est tué.

-1885 : Le Khalifa Abdullah (1885–1899) succède au Mahdi.

-1886 : Rabeh guerroie déjà depuis 1879 dans la savane centrafricaine et ne gagnera le Chari qu'en 1890.

-1887 : Modibbo Hayatou, désormais représentant du Mahdi, mène une intense propagande en faveur de cette wird dans le Fuunaange, tente de réduire Mindif et Maroua par les armes. [MOHAMMADOU et BASSORO 1988: 144].

L'on voit que le séjour de Goni Waday à Abéché correspond non seulement à la naissance du Mahdisme au Soudan mais à son implantation dans l'Adamawa. Mais surtout c'est aux premières loges qu'il assiste à la révolte du Mahdi qui le conduit en l'espace de quelques années à jeter à bas la mainmise de l'Egypte et des Anglais sur le pays, le général Gordon, gouverneur de cette colonie égyptienne, étant tué à cette occasion. Puis le Mahdi instaure une théocratie islamique inspirée de sa doctrine. Il a administré la preuve qu'un simple marabout motivé par le Mahdisme était parvenu à rassembler rapidement autour de lui une masse d'adeptes à la tête desquels il avait renversé un adversaire autrement mieux équipé et pourvu que lui. C'est durant ce séjour certainement que l'étudiant peul de Bibémi avait noué des liens avec ses compatriotes du Diamaré qui les premiers avaient fait le périple d'Omdourman pour reconnaître l'autorité du Mahdi. Il est à peu près certain que ce fut la délégation conduite par Mal Arabou qui le convertit à la nouvelle doctrine. Il ne fait pas de doute non plus que sur son chemin de retour Goni Waday ait séjourné quelque temps dans la communauté mahdiste peule de Bogo-Balda auprès de Modibbo Hayatou. Il n'est pas impossible qu'il y fit ses premières armes dans les rangs du Modibbo lorsque celui-ci opérait des raids contre "les lamibé infidèles" de Maroua et Mindif qu'il fallait éliminer et remplacer par une théocratie mahdiste. Il devient évident, à partir de là, qu'un profond lien unissait Goni Waday à ses co-sectateurs du Diamaré et que la concomitance de leurs soulèvements en 1907 ne relève pas du hasard.

(3) Le séjour à Yoka

L'étudiant Mohammadou regagne donc Bibémi dans les années 1886/1887. Comme il est d'usage dans la région, on lui donne d'abord du "modibbo", mais très vite l'on s'aperçoit que son niveau est supérieur à celui des modibbé locaux, aussi devient-il Goni Mohammadou. Et pour le distinguer des autres Mohammadou, l'on précise Goni Mohammadou Waday, celui qui a étudié au Waday. Mais dans la langue courante l'on abrège très vite en Goni Waday.

Pourvu non seulement d'une doctrine mais d'une stratégie guerrière de la prise du pouvoir, Goni Waday, comme l'indiquent toutes les traditions, se dévoue dès les débuts à la propagation de la secte mahdiste. Mais Bibémi est un cadre trop étroit, c'est pourquoi, après un bref séjour à Garoua, il se rend directement dans la

prestigieuse capitale de l'Emirat d'Adamawa, Yola. Voici ce que nous apprend la tradition de Bibémi à propos de son séjour à Yola [MOHAMMADOU et BASSORO 1983: 156]: "*Il regagna Bibémi sous le règne de Djawro Souleymânou (1885–1889) et enseigna le wird Mahdiya, la voie mahdiste de l'Islam. Puis il se rendit à Yola prêcher cette voie et y séjourna plusieurs années. Il s'y trouvait lorsque les Anglais s'emparèrent de la ville et en chassèrent l'émir Djoubayrou. Cet évènement ne fit que le renforcer dans sa vision mahdiste du monde: ces catastrophes successives avaient été annoncées par le Mahdi, dont l'enseignement principal était le devoir pour les croyants de prendre les armes et de chasser les usurpateurs de la terre d'Islam. Mais lui-même dut quitter précipitamment Yola et se réfugier au Cameroun, car les Anglais donnaient déjà à l'époque une chasse sans merci à tous les mahdistes du pays. Puis il se rendit à Ngaoundéré...*" Nous proposons 1888 comme année où Goni Waday gagna Yola. Si nous suivons la tradition de Bibémi, il y serait resté jusqu'en 1901 ou 1902, donc une dizaine d'années. Yola était d'autant plus attrayant pour notre marabout qu'y régnait alors l'Emir Oumarou Sanda (1872–1890), le souverain de l'Adamawa le plus favorable aux lettrés musulmans dont la capitale regorgea à l'époque [ABUBAKAR 1977: 122]. C'est lui qui avait hébergé Modibbo Hayatou en route pour Balda quatre années durant (1876–1880). C'est lui aussi qui à cette époque laissait impunément agir le prince mahdiste dans le Fuunaange. L'on comprend alors que Goni Waday, zélateur de la Mahdiya frais émoulu, fût poussé à venir tenter sa chance à Yola. Une carrière qu'il espérait devoir être aussi brillante que celle de l'Alkali de Yola de l'époque, Alhadji Hamman Djoda de Mbéngui [ABUBAKAR 1978: 32]. Mbéngui était un petit lamidat peul Mbéwé de la rive droite de la Bénoué situé entre Rey-Bouba et Bibémi, à un cinquantaine de kilomètres de ce dernier. Son chef, Ardo Tafida, se joindra en 1907 à la révolte de Goni Waday et sera exécuté sur la place du marché de Garoua. Hamman Djoda Mbéngui avait fait des études à Yola à l'époque de l'Emir Laouwal (1848–1872) et se rendra les poursuivr une dizaine d'années durant (1868–1878) à l'étranger. A l'instar de Goni Waday il avait d'abord eu l'intention de se rendre à la Mecque, mais lui c'est au Soudan même qu'il s'arrêta pour parfaire ses connaissances, où il eut pour maître Shayk Quraish et fut le condisciple du futur Mahdi, Muhammad Ahmad. Ensuite il gagna le Caire où il fréquenta l'Université al-Azhar et c'est de là qu'il se rendit en Terre Sainte accomplir le pélerinage. Son séjour à l'étranger dura une dizaine d'années, au bout desquelles il rentra en Adamawa vers 1878. Il commença par résider quelques années à Maroua auprès de son ami le Lamido Sâli. En 1880 il rentre à Yola où l'Emir Oumarou Sanda lui confère la charge d'Alkali, fonction qu'il va exercer jusqu'à sa mort en 1907. Il convient toutefois d'indiquer qu'Alhadji Hamman Djoda n'avait pas embrassé le Mahdisme mais qu'il appartenait au wird Tijaniya. En 1907 son fils Mahmoudou lui succèdera au poste d'Alkali de Yola.

C'est donc dans le dessein d'imiter cet illustre exemple que Goni Waday gagne Yola en 1888. Mais la conjoncture de l'époque ne lui sera pas aussi favorable. Il y avait d'abord le fait que la Mahdiya était très peu représentée dans la capitale de

l'émirat où la famille royale appartenait traditionnellement à la Quadriya alors que les lettrés suivaient la Tijaniya. Mais surtout deux ans après son arrivée l'Emir Zoubayrou montait sur le trône et décidait de réduire ce qu'il considérait comme une rébellion de la part de Modibbo Hayatou de Balda et de ses partisans mahdistes. En 1892 Zoubayrou conduit une coalition de toutes les armées de l'Adamawa contre Hayatou. L'on devine qu'à partir de ce moment-là l'atmosphère de la capitale soit devenue moins respirable pour les tenants de la Mahdiya, dont Goni Waday, et ceci d'autant que Zoubayrou avait été défait. D'après la tradition de Bibémi le Goni serait demeuré encore une dizaine d'années à Yola, jusqu'à la conquête de la place par les Anglais et la fuite de Zoubayrou en direction de Garoua. Rien ne permet de le penser, et tout au contraire, d'après la tradition de Ngaoundéré, le séjour de Goni Waday à Yola aurait été des plus brefs.

4) La carrière de Goni Waday à Ngaoundéré

En effet, d'après cette tradition [MOHAMMADOU 1978: 308–315], le marabout passa en tout quinze ans à Ngaoundéré avant d'être expulsé du lamidat. Ce qui nous donne une fourchette approximative de 1890–1905 pour ce séjour, ce qui indique qu'il n'aurait passé que quelques deux années à Yola, de 1888 à 1890, date précisément de l'accession de l'Emir Zoubayrou au trône. Nous penchons pour cette version qui nous paraît plus logique et situons son départ de Yola au plus tard en 1892, après la défaite de Zoubayrou par Modibbo Hayatou. Mais avant d'aller s'installer à Ngaoundéré, Goni Waday séjourna brièvement à Banyo, et cela pourrait se situer dans la période d'inter-règne troublée qui clôtura le règne d'Ardo Oussoumanou (1875–1893) et précéda celui d'Ardo Oumarou (1893–1902). Toujours est-il qu'il gagne Ngaoundéré où finalement se déroulera le plus clair de sa carrière mahdiste.

Voici ce que rapporte la tradition locale à ce propos: "*Il commença par parcourir toute l'Adamawa, passa par Yola et Banyo, puis vint se fixer à Ngaoundéré sous le règne de Lamido Abbo (1887–1901), où il habitait le quartier Bèlaka; il assista à la fin du règne de ce lamido, à la prise de Ngaoundéré par les Allemands et à la mort d'Abbo. Puis il fut le témoin des règnes successifs des lamibé May et Dalil, ensuite du Lamido Maygari. C'est lui qui introduisit le wird Mahdiya dans le sud de l'Adamawa en l'enseignant à Ngaoundéré. Le nombre de ses adeptes, hommes et femmes, fut très élevé; matin et soir ils se réunissaient pour psalmodier leurs incantations, et toute la ville les entendait. Tous ces gens qui venaient se joindre à lui le faisaient dans le but de recevoir une partie de sa grâce. Dans ses sermons il ne cessait de répéter: "Le Mahdi a surgi, rangez-vous dans ses rangs, car la fin du monde est proche! Soulevez-vous de toute part et unissez vos forces en vue de chasser les infidèles, restaurer le règne de l'Islam et de réformer la foi!" Tous les jours il réunissait ses disciples pour psalmodier les invocations selon ce wird. Et bientôt le nombre de ses disciples s'accrut à ce point que les partisans des différents wirds furent sur le point de s'affronter avec violence. Car auparavant les musulmans de Ngaoundéré se préoccupaient avant tout de la guerre, ne*

consacrant aux wirds aucune attention, leurs dévotions s'arrêtant à la lecture du Coran et de ses commentaires". [MOHAMMADOU 1978a: 307]

Le séjour de Goni Waday couvre les dernières années de la période précoloniale avec le régne de Mohammadou Abbo (1887–1901), soit une dizaine d'années puisqu'il arrive à Ngaoundéré dans les années 1890, puis les cinq années suivantes avec les règnes de Hamman Yadji dit May (1901–1902), Mohamman Dalil (1902–1904) et Maygari Issa (1904–1922), ce dernier l'expulsant du lamidat dès la seconde année de son règne, en 1905. Nous n'avons pas fait d'enquête spécifique sur la Mahdiya à Ngaoundéré, mais tout semble indiquer que c'est effectivement Goni Waday qui l'introduisit dans cette ville. En effet, le maître consacra le clair de son temps à l'enseignement de cette doctrine, avant que la mainmise allemande ne fasse prendre à ses sermons une tournure nettement insurrectionnelle. De cette première période, la tradition a retenu le souvenir d'une véritable joute oratoire qui mit aux prises le représentant de la Mahdiya à un grand docteur de la place [MOHAMMADOU 1978a: 309]: "*A cette époque il y avait un modibbo de grand renom à Ngaoundéré du nom d'Alkali Mouktarou. Il devait mourir à l'âge avancé de 99 ans sous le Lamido Maygari. Il avait accédé à la charge d'alkali sous Ardo Issa et l'exerça sous ses différents successeurs jusqu'à l'époque de Maygari. Ce dernier convoqua Alkali Mouktarou et Goni Waday, puis leur déclara: "Vous autres hommes de science, vous nous laissez perplexes! Toi Goni Waday, tu prétends que le Mahdi a fait son apparition, tandis que toi, Alkali Mouktarou, tu soutiens que le Mahdi n'est pas encore apparu. Eh bien, aujourd'hui vous allez confronter vos arguments devant nous et nous verrons qui d'entre vous a raison!" Cette joute oratoire eut lieu dans la grande mosquée de Ngaoundéré. Alkali Mouktarou, le premier, interpella son contradicteur: "Malloum Waday!" Il lui répondit. Il lui lança: "Malloum Waday, j'affirme que le Mahdi n'a pas encore fait son apparition!" Goni Waday répliqua: "Alkali, j'affirme que le Mahdi a fait son apparition!" Alkali Mouktarou reprit: "De Bagara à Nâssi, je l'affirme, Goni! Certes, les règles de la vocalisation ne t'échappent pas, ni la complexité des signes diacritiques, et tu es expert pour localiser les différents chapitres du Coran, mais en dehors de tout cela, tu ne connais rien d'autre, Goni Waday!" Celui-ci répéta: "je l'affirme: le Mahdi est apparu!" L'alkali reprit: "Toi-même tu le sais, la venue du Mahdi sera annoncée par un certain nombre de signes précurseurs; et ce sont: lorsque l'enfant se mettra à haïr son père, lorsque la femme se mettra à haïr son époux, lorsque le serviteur se mettra à haïr son maître, lorsque les infidèles construiront leur demeure au nord de notre cité à Mâ Banga, lorsque le coursier de Dazzal aura fait le tour du monde en quarante jours. Or aucun de ces signes ne s'est encore manifesté, donc le Mahdi n'est pas encore apparu!" Se couvrant la bouche avec son turban, le Lamido Maygari se mit à rire doucement, car aucun d'entre eux ne pouvait même se figurer à quoi correspondait exactement ce coursier de Dazzal. Se levant à son tour, Goni Waday réfuta cette argumentation en ces termes: "Alkali, le temps du Mahdi est bel et bien arrivé, car les prodiges que tu viens si justement d'énumérer se sont déjà produits! Aujourd'hui si tu contredis*

ton propre fils, il te traite d'insensé et déclare: "A quoi bon prêter attention aux dires de ce vieux, il n'a pas son sens!" Ta propre femme te dira: "Est-ce pour un simple fichu que tu prétends me retenir à tes côtés?" Ton esclave, mâle ou femelle, te réplique: "Désormais nous sommes égaux, car les Blancs ont supprimé l'esclavage!" Et que dire de ces navires de métal dans lesquels les Blancs sillonnent les mers tout autour du monde?" Et d'ajouter: "En vérité, c'est ce qu'on entend par "coursier de Dazzal". Et maintenant je m'adresse à vous, peuple de Croyants, en vérité je vous le répète: la fin du monde est proche! Préparez-vous! Dressez-vous et suivez le Mahdi!"

N'était l'invasion européenne de l'Adamawa et plus particulièrement du lamidat de Ngaoundéré, la carrière de Goni Waday semblait devoir se dérouler le plus normalement du monde, c'est-à-dire qu'à la rigueur il serait parvenu, après une vie de prêches ininterrompues, à implanter la Mahdiya dans la place à côté de la Quadriya et de la Tijaniya. Seulement dans tout mahdiste sommeille un révolutionnaire qui n'attend que la moindre occasion pour éclater au grand jour. Pour Goni Waday ce fut la prise de la ville par les Allemands et la mort du Lamido Abbo abattu par les infidèles conquérants. De la même manière allaient successivement tomber sous les coups des envahisseurs tous les grands chefs des Croyants de l'Adamawa: à commencer par l'Emir Zoubayrou, le chef des Etats musulmans de la région, les lamibé de Tibati, Banyo, Ray, Tchébowa, Garoua, Maroua, Madagali et tous les croyants qui formaient les rangs de leurs armées. Alors, le ton change, les harangues du chef mahdiste appellent ouvertement à l'insurrection et à la révolte. Contre l'occupant européen, cela va de soi, mais également contre les souverains musulmans leurs collaborateurs, c'est-à-dire les lamibé de Ngaoundéré installés par les Allemands. Le premier d'entre eux, Lamido May, ne régna qu'un an et demi et mourut. Le second, Dalil, ne régna que deux ans et fut destitué par les Allemands eux-mêmes qui l'exilèrent à Bouéa. A ce sujet, la tradition officielle de Ngaoundéré [MOHAMMADOU 1978a: 307] indique que ce sont les notables qui proposèrent sa destitution pour inconduite notoire. Mais en fait il semble que ce fut sous la pression de l'opinion publique montée par les mahdistes que le départ du lamido fut décidé, ce que les rapports de l'administration allemande confirment en ces termes: "*En 1905, Ngaoundéré connaît un soulèvement dirigé contre le Lamido Dalil. Le Résident de l'époque, le Capitaine Langheld, marche contre Ngaoundéré, destitue Dalil et nomme le Lamido Maygari que la population avait choisi. Dalil fut exilé sur la côte. Un Poste est de nouveau érigé en 1905 à Ngaoundéré et placé sous le commandement du sous-lieut. Nitschmann*" ([BRIESEN 1914], traduction [MOHAMMADOU et BASSORO 1982: 152]). Lamido Maygari, cet autre collaborateur des "Nassara" ("les Européens" ou "les Blancs" quoique "*Raneeße*" rende mieux ce second terme) sera lui aussi en butte aux critiques des mahdistes, comme nous le verrons plus loin.

Les Nassara, Goni Waday les connaît depuis longtemps puisqu'il se trouvait encore à Abéché à poursuivre ses études lorsque le grand Mahdi lui-même, Muhammad Ahmad, avait dû livrer bataille au général anglais Gordon qu'il tua lors

de la prise de Khartoum. Depuis lors il était au fait de leurs visées expansionnistes dans le Soudan Central en même temps que de leur supériorité en matière d'armement. Aussi le jour où apparut à Ngaoundéré l'expédition Uechtritz-Passarge venue négocier en 1894 un "traité de protectorat" avec le Lamido Abbo, il est certain qu'il ne se fit pas faute de le mettre en garde contre la duplicité de ces Nassara. Il y avait déjà trois à qatre années qu'il prêchait la Mahdiya dans la cité, et ce fut là l'occasion idéale de sensibiliser non seulement ses adeptes mais toute la ville contre la présence de ce grand danger. Et, à lire la relation des explorateurs, ces mises en garde eurent leur effet, car le climat d'hostilité et de suspicion qui régnait à leur égard durant leur sèjour fut tel qu'ils restreignirent au maximum leurs sorties en ville et n'y passèrent finalement qu'un peu plus d'une semaine avant de la quitter précipitamment. Il semble que l'indécision du lamido à signer le traité, faisant trainer indéfiniment le moment de le conclure, soit due à l'influence de certains dignitaires de la cour gagnés à la cause mahdiste. Voici les extraits les plus significatifs de cette relation ([PASSARGE 1895: 271, 280]; la traduction est de nous): *"Pendant notre séjour de neuf jours (à Ngaoundéré), j'avais eu peu d'occasion de connaître la ville et ses environs. Certes lors de l'audience le sultan avait répété à plusieurs reprises qu'on pouvait tout faire et aller partout où on le désirait. Mais des circonstances que nous mentionnerons plus tard nous forcèrent à être extrêment prudents et à éviter tout ce qui pouvait provoquer la méfiance et l'hostilité de la population. Voilà pourquoi nous étions restés la plupart du temps au camp et nous n'avons même pas visité la ville, nous limitant à des petites excursions dans ses environs immédiats. Je ne peux par conséquent qu'esquisser une image très incomplète de cette intéressante cité.... Car c'est ici à Ngaoundéré que nous avons souffert pour la première fois du fanatisme musulman. Nous avons d'abord été frappés par le fait qu'on nous appelait ici "nasr", Nazarèens* (en fait il s'agirait plutôt de *"Nasaara'en"*, "les Européens", "les Blancs" en peul),... *et ensuite par le fait que nos Haoussa* (les porteurs et personnel de l'expédition) *priaient chaque soir avec un zèle inaccoutumé. Interrogé sur cette situation, Aoudou* (l'interprète de l'expédition) *ne répondit pas tout de suite, mais avoua par la suite que les habitants de Ngaoundéré étaient hostiles envers nous en tant que chrétiens et qu'il y avait une puissante faction de la cour qui voulait pousser le roi à nous expulser. Au cours de notre dernière soirée à Ngaoundéré, on avait péniblement questionné Mala Ali* (un dignitaire de la cour) *à ce sujet, et il rapporta franchement qu'avant notre arrivée quelques alhadjis, c'est-à-dire des pélerins de la Mecque, avaient dressé la population contre les Blancs... (Ces alhadjis) sont aussi des agitateurs contre les Blancs et des inventeurs de mensonges les plus bizarres"*. Cette qualité d'alhadji s'applique bien à Goni Waday, lequel avait séjourné longtemps dans l'Est. Par ailleurs, ces explorateurs allemands n'étaient pas les premiers Européens a avoir visité Ngaoundéré puisque dès 1882 Flegel et Staundiger y avaient séjourné, suivis de Mizon en 1891 et Ponel en 1893, d'où la mise en garde par ces "alhadjis" contre cet afflux soudain des Blancs.

En fait, tout laisse penser que c'est à Ngaoundéré que Goni Waday allait

provoquer son insurrection et qu'il était sur le point de le faire lorsqu'il en fut expulsé manu militari. L'opinion citadine était chauffée à blanc en 1905 à l'avènement au trône du Lamido Maygari, elle le pressait de rejoindre les rangs des mahdistes pour attaquer les Blancs. Il préféra le parti de la sécurité et du réalisme, dénonça auprès des autorités coloniales "les fauteurs de trouble", en fit exécuter un certain nombre, dont des proches. Mais Goni Waday en réchappa, son charisme religieux inspirant non seulement la vénération mais la peur, car on lui prêtait des pouvoirs surnaturels et magiques. On préféra le bannir du lamidat. C'est ce qui explique qu'il soit logiquement allé poursuivre son action et la conduire à son terme dans la Haute-Bénoué. Voici d'ailleurs ce que dit la tradition de Ngaoundéré à propos de cette période critique que traversa la cité [MOHAMMADOU 1978: 309, 311]: *"Durant les quinze années qu'il avait passées à enseigner à Ngaoundéré, le Goni ne prêchait pas la révolte armée, ce n'est qu'à la fin de cette période qu'il se mit à prêcher ouvertement l'insurrection... Le Lamido Maygari se mit à prendre Goni Waday au sérieux et à prendre peur de son influence croissante, d'autant qu'il avait fait des adeptes même parmi ses propres dignitaires, tel le Kaygama Oussoumanou Nakni, celui-là même qui était allé le chercher dans son exil de Yola pour le placer sur le trône. Le Kaygama ne cessait de lui prêcher la voie du Mahdi, l'exhortant à embrasser leur cause et à rejeter celle des Blancs. Mais le Lamido Maygari demeura insensible à leur appel. Un jour le Kaygama lui déclara: "Puiser de l'eau et la faire tenir debout n'est pas difficile, mais tu sais toi-même que la piétiner et l'éparpiller représente une tâche moins aisée!" Tous ces discours subversifs finirent par effrayer le lamido et le décider à informer les Blancs de Garoua de la situation; il leur apprit que le Kaygama et Goni Waday préparaient un complot, que si l'on ne se saisissait pas de la personne du Kaygama celui-ci s'emploierait à faire triompher la cause du chef mahdiste. Les Allemands dépêchèrent une troupe qui se saisit du Kaygama et l'exécuta sur la place du marché en lui tranchant la gorge"*. Voici en quels termes l'administration allemande rapporte ces faits [BRIESEN 1991: 152–153] et l'on notera au passage que la date de juillet 1907 ne peut être exacte puisque c'est celle de la mort de Goni Waday à la bataille de Guébaké: *"A la même époque -juillet 1907- Maloum Waday quitte Ngaoundéré, expulsé sur la propre initiative du Lamido Maygari, du fait de ses agissements politiques. Malgré l'existence d'un parti favorable à la guerre conduit par le Kaygama Oussoumanou, le lamido empêcha, grâce à son administration loyale, le soulèvement de se produire"*. Ici il n'est même pas fait mention de l'exécution de ce dignitaire...

5) L'expulsion de Goni Waday de Ngaoundéré

Il est étonnant que le chef mahdiste ait eu la vie sauve. Du moins à première vue. Car son exécution eut certainement entraîné un soulèvement général de la population de Ngaoundéré. Aussi prit-on la mesure la plus prudente qui s'imposait, celle de l'expulser non seulement de la ville mais du territoire. La tradition locale relate ces faits dans les termes suivants [MOHAMMADOU 1978a:

312]: *"(après l'exécution du Kaygama Nakni), le lamido envoya chercher Goni Waday et lui déclara: "Modibbo, je voudrais te faire savoir que je ne te ferait rien parce que tu as été l'ami de mon père; par contre je te demande de quitter le territoire de mon royaume. Emporte avec toi tout ce que mon père t'a donné, je n'y toucherai pas, emporte le et va-t-en!" Car il possédait, par exemple, une vingtaine de concubines qui lui avaient été offertes soit par les différents lamibé, soit par des dignitaires ou de simples gens. Goni Waday déclara qu'il refusait de s'en aller, à moins qu'on ne le chassât de force. Aussi de lamido fit-il cerner sa maison par ses serviteurs et on lui enjoignit de plier bagage et de s'en aller. Lawan Bello fut désigné pour l'escorter et s'assurer qu'il sortait bien des frontières de Ngaoundéré. Le lawan de lui demander: "De quel côté as-tu l'intention de te diriger, Modibbo?" Il répondit: "Du côté de Garoua". C'est ainsi qu'une escorte de cavaliers l'accompagna on direction du wird jusqu'au-delà des limites du royaume... (p. 308): Une partie de ses disciples le suivirent ainsi que ses partisans"*. La tradition de Ray [MOHAMMADOU 1979: 227] donne quelques précisions à propos de cette expulsion: *Le lamido de Ngaoundéré) "le fit escorter par une troupe de cinquante cavaliers jusqu'à Alhadji-Ngalibou où on lui fit franchir les limites du lamidat de Ngaoundéré, avec l'ordre formel de ne plus réapparaître dans ce territoire"*.

6) L'implantation du Goni dans la Haute-Bénoué

Nous allons à présent examiner les différentes étapes de ce véritable exode du leader mahdiste et du groupe d'adeptes qui l'avait suivi dans son exil, puis nous rappellerons les grandes lignes de l'histoire des Foulbé installés dans sa nouvelle terre d'élection, avant que de terminer en analysant les raisons qui justifiient le choix du Goni en faveur de cette région.

Concernant les étapes de son périple avant son installation à Wouro Kohel les traditions de Ray indiquent ceci [MOHAMMADOU 1979: 277]: *"Arrivé à Gounna, il infléchit sa route vers Balda, puis gagna Woubawo où il séjourna quelque temps. A cette époque la région n'était pas dépeuplée comme à l'heure actuelle. De là il vint s'installer à Mayel Béngri, sur l'actuelle frontière de Ray et de Garoua. Il dépêcha un messager porteur d'une missive au Bâba. Il lui demandait l'autorisation de passer de l'autre côté des montagnes de Tari pour y prêcher également. Le Bâba avait alors un marabout du nom de Mal Souwa. Il lui demanda conseil. Mal Souwa lui répondit: "Non, ne le laisse pas mettre pied sur ton territoire! Ce marabout est un sorcier!" Le Bâba déclara: "Nous autres de la dynastie de Ray, nous n'avons jamais toléré des charlatans de cette espèce". Il envoya ses gens avec l'ordre de chasser Goni Waday et de l'expulser des limites de son territoire. Ils chassèrent donc Goni Waday qui s'était installé à la limite de Ray et de Garoua en lui disant: "Lève-toi et vat'en d'ici!" Il se déplaça et alla habiter Woubawo. Là son séjour fut de brève durée. Après Woubawo, il traversa la rivière (le Mayo Mbay) pour s'installer quelque temps à Agorma"*. A Woubawo même la tradition indique [MOHAMMADOU et BASSORO 1983: 177]: *"A l'arrivée des Allemands dans le pays, c'est Mal Bouba qui était à la tête de Woubawo. C'est à*

cette époque que Goni Waday parvint lui aussi dans la région, en provenance de Ngaoundéré. Il prêchait partout où il passait. Il rassembla la population au bord du Mayo Mbay et l'exhorta à unir ses forces pour chasser l'usurpateur blanc infidèle... En quittant le Mayo Mbay, il gagna Wouro Kohel, à proximité de Lagdo". Quant à la tradition d'Agorma [MOHAMMADOU et BASSORO 1983: 169] voici ce qu'elle a retenu: "*A son arrivée dans la région, Goni Waday commença par s'installer sur les terres d'Agorma, au village de Souwawo, à partir d'où il entreprit de prêcher la révolte à travers le pays. Puis il se fixa successivement à Wouro Tchaydo, dans le quartier Koléré, et Wouro Kohel. C'est dans ce village qu'il rassembla une véritable armée*".

La nouvelle région dans laquelle Goni Waday va élire domicile durant environ deux ans avant de s'attaquer aux Allemands, se situe principalement sur la rive gauche de la Bénoué à une centaine de kilomètres en amont de Garoua. Elle est comprise entre Ndjola au nord et Gouna au sud, la route Garoua-Ngaoundéré à l'ouest et la Bénoué à l'est. Elle se caractérisait à l'époque par la multiplicité des petits Etats que les Foulbé y avaient créés dès le début du XIXe siècle, puisqu'on en comptait une douzaine, dont neuf n'avaient que quelques kilomètres carrés, à savoir Gamsargou, Mbéngui, Mbongui, Loubouki, Woubawo, Boumi, Na'ari, Balda et Kawyang. Seuls Agorma et Lagdo étaient de quelque importance, Bâmé se trouvant dans une situation intermédiaire. Toutefois ces lamidats étaient bien peuplés, en grande partie de Foulbé dont le bétail trouvait de beaux pâturages et de nombreux points d'eau dans les dépressions de la Bénoué et du Mayo Mbay, son principal affluent de la région. Cette constellation de mini-lamidats était encadrée par les super-puissances de l'époque que représentaient Ngaoundéré, Ray, Tchéboa et Bibémi. L'analyse du rapport Strümpell reflète bien la réalité lorsqu'il souligne que: "*Ouro Kohel... se trouve dans une région où les Foulbé ont conservé une grande pureté ethnique. En outre ils se distinguent par leur savoir et leur fanatisme...*", bien que ce dernier terme corresponde plutôt à "ferveur religieuse". En effet, tout au long des décades antérieures ces communautés peules avaient produit des grandes figures religieuses dont la stature s'était imposée à l'ensemble de l'Adamawa. Nous avons vu plus haut le cas d'Alhadji Hamman Djoda de Mbéngui qui, après avoir étudié au Soudan, au Caire et effectué le pélerinage à la Mecque, avait occupé le rang le plus élevé du corps judiciaire de l'émirat à Yola, celui d'Alkali, charge dont héritera son fils. Avant eux, le fondateur du lamidat d'Agorma, Modibbo Hamman Douwoy, fut le précepteur du jeune Laouwal, le futur émir de l'Adamawa. Sans compter la lignée des modibbé qui se succédèrent tant à Lagdo, Gamsargou, Mbéngui que Woubawo. Assurément, comme le remarque très justement Strümpell: "*(cette région offrait) un terrain favorable pour des Mahdis éventuels*". Et c'est bien parce qu'il connaissait bien les dispositions de ses compatriotes de la région que Goni Waday en fit ses partenaires. Par contre, après la rebuffade essuyée de la part de Ray, il savait ne pas pouvoir compter sur les grands lamidats. L'administration allemande en avait fait pratiquement ses auxiliaires tant dans ses tâches de pacification, de perception des tributs, de

prestations en main-d'oeuvre que de fournitures de vivres. Ces lamibé étaient tenus à l'oeil car ils étaient censés représenter les sources potentielles de danger. Echaudé par le comportement de Ngaoundéré à son égard, le Goni savait à quoi s'en tenir. Toutefois ces grands lamidats ne lui manifestèrent pas d'hostilité, se contentant d'adopter une attitude de neutralité passive face à ce mouvement essentiellement dirigé contre les occupants blancs. Et Strümpell a encore une fois raison de souligner que: "*Mais il ne peut y avoir de doute que tous ces chefs se seraient certainement ralliés aux Maloum dès qu'il aurait remporté de nouveaux succès*".

7) L'enseignement du chef mahdiste

La tradition locale a retenu les différentes facettes de la doctrine que professa Goni Waday dans ses sermons et déclarations. D'abord, contrairement aux indications du rapport officiel, il ne s'est jamais proclamé le Mahdi lui-même mais son envoyé, son lieutenant. Le Mahdi auquel il est fait référence est celui du Soudan nilotique. Il a pour mission de gagner les populations de la région à la Mahdiya, en leur enseignant cette doctrine. A Bamé, l'on indique [MOHAMMADOU et BASSORO 1983: 191]: "*Il leur prêchait la voie mahdiste et leur faisait psalmodier les prières propres à ce wird*". A Ray [MOHAMMADOU 1979: 227]: "*Il leur prêchait la doctrine du Mahdi et organisait une action en vue de chasser les Blancs infidèles et de restituer aux Croyants les rênes du pouvoir. Il ne cessait de leur lancer l'invocation suivante: "Dieu seul est grand!"* A Ngaoundéré [MOHAMMADOU 1978a: 314]: "*Goni Waday déclarait qu'il ferait triompher la cause du Mahdi dans ce pays à l'instar de ce qui s'était passé dans l'Est. Il ne cessait de répéter: "Le Mahdi est déjà apparu depuis quelque temps, rejoignez ses rangs! Gare à ceux qui n'épouseront pas sa cause! Si les Allemands s'opposent à moi, je les combattrai, et s'il le faut, mourrai en martyr. Mais il ne sera jamais dit que moi, un modibbo, soit convaincu de la justesse d'une cause et que je refuse de dévoiler la vérité! Si nous sortons vainqueurs, nous assurerons le règne du Mahdi, mais si nous sommes vaincus, c'est en martyrs que nous mourrons!"*

Faisant appel à la "fibre patriotique" peule, le Goni évoque à l'appui de son enseignement la figure du grand précurseur que fut Séhou Ousmanou Fodouyé, celui dont la doctrine associait étroitement le Jihad au Mahdisme, ces deux grands leviers de l'Islam qui avaient permis aux Foulbé d'édifier l'immense Empire de Sokoto et l'Emirat d'Adamawa. La tradition de Woubawo résume bien cet aspect [MOHAMMADOU et BASSORO 1983: 177]: "*Il rassembla la population au bord du mayo Mbay et l'exhorta à unir ses forces pour chasser l'usurpateur blanc infidèle de la terre des Croyants, celle que leurs ancêtres avaient conquis à l'instigation de Séhou Ousmanou de Sokkoto et de Modibbo Adama de Yola, pour la plus grande gloire d'Allah et de son Prophète*". Dans la tradition de Garoua, l'accent est mis davantage sur le caractère insurrectionnel anti-allemand et la qualité de martyrs des combattants [MOHAMMADOU et BASSORO 1980: 45]: "*Il se mit à prêcher à la population la voie du Mahdi, les exhortant cette fois-ci non seulement à réveiller*

leur foi, à réformer la Religion, mais surtout à se soulever contre l'occupant, les Blancs Allemands de Garoua, à les bouter hors du pays afin de restituer aux Croyants leurs terres et rétablir le règne de l'Islam.... Goni Waday les rassembla à Wouro Kohel et leur ordonna de se préparer à aller combattre les infidèles Blancs de Garoua au nom de la Religion. Il ne cessait de leur répéter que tous ceux qui tomberaient pour cette cause iraient droit au Paradis, tandis que tous les mécréants abattus iraient droit en Enfer. Il ajoutait que sa guerre était une Guerre Sainte, un Jihad, et que chacun de ceux qui y participaient le faisait au profit de la Religion. C'est en l'entendant déclarer qu'il était un combattant de la Guerre Sainte que la plupart se décidèrent à gagner ses rangs".

8) Le charisme du leader mahdiste

Comme en pareil cas, les effets produits sur la population furent interprétés comme émanant non seulement de l'enseignement prodigué mais aussi surtout des pouvoirs occultes prêtés à la personne de Goni Waday. La réponse à ses exhortations est connue, elle fut totale et sans réserve, à l'exception de quelques rares chefs, comme le résume la tradition de Bamé [MOHAMMADOU et BASSORO 1983: 191]: "*... la population de la région se mit à affluer à son appel.*" La tradition de Ngaoundéré précise même que: "*Dans chaque village où ils faisaient étape, les gens couraient l'accueillir, lui apportaient des vivres et du bois pour lui faire du feu*" [MOHAMMADOU 1978: 313]. A Garoua [MOHAMMADOU et BASSORO 1980: 45], l'on énumère les douze chefs locaux qui se joignirent à lui, entraînant du même coup toutes leurs populations: "*Il rassembla sous sa bannière les étendards des lamibé suivants: Ardo Bouba Adama de Bamé, Ardo Abbassi d'Agorma, Ardo Tafida de Mbéngui, l'Ardo de Mbonqui, Ardo Issa de Loubouki, Ardo Yaya Abbo de Na'âri, l'Ardo de Boumi, Ardo Bouba Adama de Woubawo, Ardo Hammadou de Déngui de la famille royale de Tchébowa. Toute la population de ces lamidats, à laquelle s'ajoutèrent des gens de Ray et de Bibémi, ainsi que d'autres lamidats proches, vinrent grossir les rangs de son armée*". Précisément dans le cas de Bibémi, où le lamido trop appréhensif des réactions allemandes n'avait pas voulu s'engager, c'est son propre fils, et au surplus le prince héritier, qui prit la tête des partisans de ce lamidat [MOHAMMADOU et BASSORO 1983: 157]: "*Outre tous les petits lamidats du mayo Mbay, la grande majorité de la population de Bibémi fut gagnée à sa cause et un grand nombre d'entre eux alla rejoindre son armée. L'Ardo Mansoûrou (le lamido de l'époque) se garda bien de se ranger officiellement de son côté, par peur des représailles de la part des Allemands, mais son fils, le Yérima Njidda, installé à l'époque à Déngui, prit ouvertement fait et cause pour Goni Waday, et c'est sous ses ordres directs que furent placés les partisans originaires de Bibémi*". Ce fut également le cas de Gamsargou où "*... seule la population rejoignit les rangs des rebelles, mais pas leur chef*" [MOHAMMADOU et BASSORO 1983: 195]. A Garoua [MOHAMMADOU et BASSORO 1980: 45], l'on énumère la liste de ces chefs "défaillants", dont les populations n'en rejoignirent pas moins les insurgés: "*La presque totalité des Foulbé de la rive gauche de la Bénoué embrassèrent son parti et*

se placèrent sous ses ordres, prêts à marcher sur Garoua. Les rares qui se dérobèrent furent: le Lamido Mansourou de Bibémi, l'Ardo Bouba Djamâ'a de Ray, le Lamido Djingui de Bé, Faroukou Ardo de Lagdo et Ardo Laydo de Balda. Le Lamido Djingui (de Bé) le trompa en lui faisant croire qu'il était des siens, mais finalement ne le rejoignit pas".

Si le succès de Goni Waday était dû avant tout à son charisme religieux, comme le résume la tradition de Ngaoundéré [MOHAMMADOU 1978: 312]: *"(il souleva) la majeure partie de la population peule, qui le suivit parce qu'elle le considérait comme un saint homme"*, cette aura devait beaucoup aussi aux pouvoirs magiques qu'il contrôlait. C'est la même tradition qui indique à la suite: *"Lawan Bello (qui avait escorté le chef mahdiste banni de Ngaoundéré) rapporte que Goni Waday faisait des prodiges, car il avait une grande connaissance des sciences occultes. Ainsi il avait le pouvoir de faire paraître les esprits, ou de lancer une peau en l'air et, alors qu'elle demeurait suspendue en l'air, de monter prendre place sur elle et de la diriger contre quelqu'un... Il rapporta également que: "Un jour je le trouvais avec un teint très clair, comme un Blanc; un autre jour je trouvais qu'il avait la peau toute noire et le front luisant comme de l'huile!" Il ajouta que durant tout leur trajet de Ngaoundéré à Boukki il ne vit pas une seule fois Goni Waday dormir de la nuit, il récitait des prières jusqu'au matin."* A Garoua l'on va plus loin en affirmant que c'est grâce à ce pouvoir magique que le chef des insurgés remporta ses premières victoires sur les Allemands, et que le jour où ce pouvoir le quitta il fut battu et tué à Guébaké [MOHAMMADOU et BASSORO 1980: 45, 48]: *"C'est dans un village de Lagdo qu'ils (les forces allemandes) attaquèrent Goni Waday. Pour montrer à ses partisans le pouvoir magique dont il disposait, Goni Waday prit une peau de mouton, la secoua en l'air en direction des soldats allemands. Celle-ci s'envola et fondit brusquement sur Atangana et ses hommes. Voyant ce prodige, ces derniers demeurèrent comme paralysés. Aussi furent-ils massacrés jusqu'au dernier... Lorsque la population apprit la manière dont Goni Waday avait eu raison des soldats allemands, cela accrut fortement son prestige et entraîna le renforcement de ses rangs. La presque totalité des Foulbé de la rive gauche de la Bénoué embrassèrent son parti et se placèrent sous ses ordres, prêts à marcher sur Garoua... La force qui s'était emparée de Goni Waday n'était pas naturelle, et c'est elle qui l'a poussé à conduire ce soulèvement. Cette force invisible qui l'animait lui avait fait franchir le fleuve en direction de Garoua, et jusque là elle l'habitait encore. Tout ce qu'elle ordonnait à Goni Waday de faire, il le faisait. Mais quand il vint à franchir le Mayo Kabi, elle refusa de le suivre plus loin et le quitta à cet endroit. C'est ce qui explique qu'à son arrivée à Béson son armée se mit à s'effriter, certains de ses hommes rebroussèrent chemin et l'abandonnèrent. C'est le lendemain matin qu'il affronta les Blancs à Boulli. Goni Waday fut tué ainsi que la plupart de ses partisans".*

9) L'organisation de l'armée des insurgés

Bien que la tradition ne s'étende pas sur cet aspect du mouvement, on peut

glaner quelques indications générales. D'abord sur le plan des effectifs, son nombre peut être estimé à plusieurs milliers si l'on se base sur l'énumération faite des diverses chefferies et populations qui ont rejoint les rangs des insurgés. A l'instar de ce qui se passait antérieurement pour la formation des coalitions levée à l'échelle de l'Adamawa par l'émir de Yola, chaque contingent était placé sous les ordres de son chef d'origine et conservait son emblème propre, comme l'indique la tradition de Garoua [MOHAMMADOU et BASSORO 1980: 45]: "*Il rassembla sous sa bannière les étendards des lamibé suivants...*". Suit l'énumération des lamidats déjà mentionnés: Agorma, Lagdo, Bamé, Woubawo, Na'ari, Boumi, Mbéngui, Mbongui, Loubouki, Gamsargou, Kawyang, Balda, auxquels il faut ajouter les contingents de Bibémi, Ray, Tchébowa, Bé, Guébaké et celui constitué sous sa propre direction par les adeptes de première heure qui avaient suivi le Goni lors de son bannissement de Ngaoundéré, soit au moins dix-huit bannières en tout. La tradition de Bé [MOHAMMADOU et BASSORO 1983: 139] nous donne un bon résumé de la structure d'ensemble de cette armée: "*Ayant prêché et rassemblé des partisans en nombre suffisant à Wouro Kohel dans le lamidat d'Agorma, Goni Waday mit sur pied une armée formée de plusieurs contingents représentant chacun le lamidat qui s'était joint à lui, et à chacun desquels il avait remis un étendard mahdiste sur lequel étaient inscrits des versets du Coran*". L'étendard de Goni Waday, donc celui de l'ensemble de son armée est décrit dans la tradition de Ngaoundéré [MOHAMMADOU 1978: 314]: "*Son étendard était blanc avec des inscriptions en arabe: "Au nom de Dieu! Au nom du Miséricordieux! Au nom du Très-Juste! L'Eternel! Toi qui exauces les prières! Le Tout-Puissant! Le Vénéré! Abdoul Kader le Djéylan, toi le saint! Mohamed le Mahdi, Caliphe du Prophète dans la Religion! Que Dieu prolonge sa vie!"*

Comme pour les armées ordinaires, deux corps distincts composaient celle des mahdistes, la cavalerie et les fantassins. La cavalerie semble avoir été numériquement assez importante à en croire le récit de la bataille finale livrée contre les Allemands tel que le relate la tradition de Guébaké [MOHAMMADOU et BASSORO 1983: 74]: "*(l'armée de Goni Waday) était composée de nombreux cavaliers et d'hommes à pied... Ils lancèrent leurs chevaux sur la position allemande. Ceux-ci... ouvrirent le feu sur le rang des chevaux, les fauchant tous d'un seul coup. Toujours en invoquant le nom d'Allah, une autre rangée de cavaliers s'élança à tour contre les Allemands, lesquels les abattirent derechef. Cadavres de chevaux et de cavaliers s'amoncelèrent bientôt pour former une véritable monticule, mais les cavaliers encore vivants ne s'en dérobèrent pas pour autant.*" C'est donc au moins trois vagues de cavaliers qui s'étaient lancées contre les positions allemandes. Concernant le déploiement de cette armée dans l'espace durant la période qui précéda l'attaque de Garoua, la tradition de Woubawo [MOHAMMADOU et BASSORO 1983: 177] nous indique que le cantonnement des troupes n'avait pas lieu chez l'habitant, car: "*Il montait des camps en plein air, à proximité des villages, où il regroupait ses partisans dont le nombre allait augmentant*". Le rapport officiel ci-dessus précise même que "*La clôture entourant ce camp (de Ouro Sédou) était*

garnie de morceaux de tissu sur lesquels étaient inscrits des versets du Coran". Quant à l'armement utilisé il consistait exclusivement d'armes blanches en usage dans la région, mais dont on accrut le stock *("Et tous les villages se mirent à forger des armes et notamment des flèches, des lances, des sabres"* [MOHAMMADOU 1978: 313]) et dont l'efficacité fut augmentée au moyen de procédés magiques *("De même il procéda à la consécration des flèches empoisonnées"*, Rapport Strümpell ci-dessus). Goni Waday n'ignorait évidemment pas l'existence des armes à feu qu'il avait déjà vu utiliser depuis longtemps au Waday durant son séjour dans ce pays, ainsi que plus récemment à Ngaoundéré lors de la prise de la place par les Allemands. Il connaissait donc leur supériorité sur les armes traditionnelles. Mais les fusils n'étant pas disponibles localement, il dut se contenter de ce qu'il avait. Au demeurant, comme toujours en pareil cas, la tradition recueillie notamment à Bé [MOHAMMADOU et BASSORO 1983: 140] l'indique nettement, il était parvenu à persuader ses hommes que les balles ennemies se liquifieraient avant de les atteindre. Le chef mahdiste fait cependant preuve de modernisme dans l'encadrement de son armée puisque le rapport officiel nous révèle que: *"Les gens du Maloum étaient dirigés par un ex-gendarme peul, Wadjiri Hamidou d'Agorma"*. Il pourrait s'agir en l'occurence d'un déserteur, d'autant plus facilement gagné à la cause mahdiste que toute sa région d'origine (Agorma) avait compté parmi les premières à s'y rallier.

10) Les premières réactions allemandes

L'on pourrait, à première vue, s'étonner de la lenteur des réactions de l'administration allemande devant le danger de déstabilisation que pouvait présenter le mouvement mahdiste. En effet, toutes les données en sa possession auraient dû lui permettre d'apprécier le sérieux de la situation. D'abord le soulèvement avorté de Ngaoundéré dont Goni Waday avait été l'instigateur et où il avait fallu procéder à des exécutions, ceci en 1905. Mais au début de l'année en cours, 1906, des dépêches en provenance des autorités britanniques du Nigéria auraient dû attirer davantage l'attention de leurs collègues allemands sur l'extension du phénomène à l'ensemble du Soudan Central. C'est ainsi que les archives allemandes de la Résidence de Garoua signalent: *"p. 5–6: lettres des 21/3 et 10/3/1906 du Résident de Yola au Résident de Garoua rel. à un mouvement mahdiste apparu dans le Nord de la province de Sokkoto et provenant du Niger français; le mouvement gagnerait le Baoutchi et l'Est"* [MOHAMMADOU 1978: 187]. L'est du Baoutchi n'est autre chose que l'Adamawa. Une première explication à cette apparente passivité pourrait être la pénurie des cadres administratifs européens, et on le voit bien en l'occurence avec le cas du lieutenant Strümpell, Résident de l'Adamawa, obligé de courir entre Maroua et Garoua pour s'acquitter de sa tâche de pacificateur anti-mahdiste ou prêter main forte à son collègue de l'extrême nord. Une seconde raison nous est indirectement fournie par le rapport officiel lorsqu'il indique *"En juin déjà j'avais fait de sévères remontrances aux lamidos de Garoua et Tchéboa à qui appartenaient les garçons qui s'étaient*

sauvés... Ils furent surtout invités à faire des recherches sur l'agitateur qui m'était inconnu ainsi que, apparemment, à eux". Or nous sommes en juin, un mois avant le soulèvement, il nous semble inconcevable que ces chefs n'aient pas été informés depuis longtemps de l'existence d'un mouvement auquel il avait fallu une année entière pour arriver à maturation. D'autant plus que la propagande mahdiste provoquait déjà des effets dans Garoua même: rumeurs diverses, fuites d'écoliers. En fait, la réalité était tout autre. Les deux lamibé en question, comme tous les autres de la région, avaient dû recevoir la visite d'émissaires envoyés par le chef mahdiste les enjoignant à rejoindre ses rangs. La meilleure preuve en est que Ardo Hammadou, lamido de Tchéboa avec résidence à Déngui, était déjà gagné à la cause des insurgés puisqu'au mois de juillet suivant il devait tomber aux côtés de Goni Waday lors de la bataille de Guébaké. Quant au Lamido Déwa de Garoua, sa position n'était pas enviable, pris qu'il était entre l'enclume allemande et le marteau de ses compatriotes. Tout indique qu'une partie de la population de Garoua était déjà gagnée à la cause mahdiste, mais elle ne pourrait bouger qu'à la dernière extrêmité lorsque les insurgés seraient sur le point de l'emporter, faute de quoi c'est sur elle que s'exercerait en premier lieu la répression allemande. Aussi, pour ménager le chou et la chèvre, ces chefs choisirent-ils cette forme de résistance passive qui consistait à n'informer l'administration coloniale qu'à la dernière minute de la réalité de cette révolte, puis de son importance numérique. Ensuite, lorsque les Allemands décideront de l'envoi de leurs patrouilles d'intervention, de recommander la passivité durant les combats à ceux de leurs hommes qui en faisaient partie.

D'après le rapport officiel deux patrouilles seront envoyées contre Goni Waday avant que n'ait lieu la bataille finale. La tradition locale les a fondues en une seule, mais ici comme plus haut, elle a le mérite de donner le point de vue des intéressés. En dehors de Garoua, c'est principalement à Ray que l'administration allemande requerait le concours de sa cavalerie pour des opérations de ce genre. Aussi ces deux lamidats sont ceux qui fournissent le plus de détail sur cette phase de l'affaire. A Garoua d'abord [MOHAMMADOU et BASSORO 1980: 45]: "*En apprenant les agissements de ce marabout, les Allemands n'y attachèrent pas beaucoup d'importance* (et nous avons dit pourquoi) *et n'envoyèrent que quelques soldats pour le disperser. Il s'agissait d'hommes commandés par Atangana et Madjadou, et accompagnés par des dignitaires du Lamido Bouba de Garoua: Adjiya Barkindo et Yérima Atikou. C'est dans un village de Lagdo qu'ils attaquèrent Goni Waday. Pour montrer à ses partisans le pouvoir magique dont il disposait, Goni Waday prit une peau de mouton, la secoua et l'envoya en l'air en direction des soldats allemands. Celle-ci s'envola et fondit brusquement sur Atangana et ses hommes. Voyant ce prodige, ces derniers demeurèrent comme paralysés. Aussi furent-ils massacrés jusqu'au dernier par les gens de Goni Waday, ainsi que leurs chefs Atangana et Madjadou. Seuls en réchappèrent Adjiya Barkindo et Yérima Atikou, qui détalèrent à bride abattue pour rentrer à Garoua informer le lamido des évènements. A son tour celui-ci se rendit au bureau de l'Administration rapporter*

les faits aux Blancs". La version de Ray de cette même patrouille [MOHAMMADOU 1979: 227] apporte quelques précisions supplémentaires: "*En apprenant cela, les Blancs de Garoua envoyèrent des soldats avec mission de s'emparer de la personne de Goni Waday et de le ramener prisonnier à Garoua. Ils avaient sélectionné huit tireurs d'élite, à qui il arrivait rarement de rater leurs coups. A la tête de ces soldats fut placé un homme du sud du nom d'Atangana. Il était suivi d'Aladji Bello, fils du lamido de Garoua de cette époque, de Yérima Akikou et d'Adjiya Barkindo. Ils accompagnaient ces soldats chargés de se saisir du marabout mahdiste et de le ramener à Garoua. Assurés de n'avoir affaire qu'à un adversaire de moindre taille, les soldats comptaient s'emparer de lui, comme le leur avaient demandé les Blancs; mais il leur opposa une résistance inattendue et ils ne purent en venir à bout. Au contraire, c'est lui qui reprit l'offensive dans la journée et extermina tous les soldats sans en épargner un seul. Seuls les trois Peuls cités plus haut parvinrent à en réchapper, encore que de justesse. Ils regagnèrent Garoua à bride abattue et rapportèrent les faits au lamido en ces termes: "Il ne s'agit pas de mépriser la valeur de ce marabout! Il a dispersé et exterminé tous ces soldats! Pas un seul n'a eu la vie sauve! Et il s'agissait de soldats d'élite spécialement choisis!" Le lamido de Garoua envoya informer les Blancs allemands de la nouvelle*".

La tradition de Bé [MOHAMMADOU et BASSORO 1983: 139], bien que courte, nous apporte des précisions sur l'identité du second gradé qui assiste Atangana et que le rapport allemand dénomme "Massadou" tandis que localement on lui donne du "Madjadou", en même temps qu'elle nous révèle la manière dont les soldats allemands ont perdu la vie: "*Les Allemands envoyèrent quelques soldats africains dirigés par Atangana et un prince Bamoun, fils de Njoya. Tous ces soldats furent égorgés par les mahdistes, et rares furent ceux qui en réchappèrent*". L'ouvrage que Hans Surén consacre à la campagne du Nord-Cameroun durant la Première Guerre Mondiale [SUREN 1934] comporte des photos de certains gradés africains de cette armée allemande, tels Mbala, Owono, Mamadou Frantsi, ainsi que celle du fameux Adjiya Barkindo.

La tradition de Garoua rapporte l'impact que provoqua sur la population la victoire des mahdistes sur les Allemands [MOHAMMADOU et BASSORO 1980: 45]: "*Lorsque la population apprit la manière dont Goni Waday avait eu raison des soldats allemands, cela accrut fortement son prestige et entraîna le renforcement de ses rangs. La presque totalité des Foulbé de la rive gauche de la Bénoué embrassèrent son parti et se placèrent sous ses ordres, prêts à marcher sur Garoua*".

11) La bataille de Guébaké (19 juillet 1907)

L'administration allemande de Garoua dont les hommes avaient été exterminés finirent par prendre conscience de la gravité de la situation. Aussi le sous-lieutenant Nitschmann, qui avait la charge de la Résidence de Garoua pendant l'abscence du lieutenant Stümpell, lança-t-il un SOS par courrier express à son supérieur lui demandant de vite revenir à la rescousse. Celui-ci s'était lui-même rendu à Maroua apporter son concours à son collègue de la Résidence du Bornou et

des Territoires du Lac Tchad afin de mater une autre insurrection mahdiste qui avait éclaté début juillet dans le Diamaré. Mais les Allemands de Garoua ne savaient pas qu'il était déjà trop tard, car Goni Waday avait décidé d'attaquer Garoua. D'après les diverses traditions l'on peut reconstituer l'itinéraire que son armée emprunta pour gagner Guébaké où eut lieu la bataille. Quittant Wouro Kohel, il traversa Wouro Tchaydo, puis Lagdo auquel il mit le feu puisque son chef ne s'était pas rallié contrairement à toute la population; puis il franchit la Bénoué au gué de Lagdo, contourna la montagne de Gonougou, passa ensuite par Wouro Doukoudjé, Riyâwo, Wouro Domka, Douloumi, Kéyni, Nadoura et atteignit Déngui. Etant donné qu'on était au mois de juillet, donc en pleine saison des pluies, la progression de ce millier ou davantage d'hommes et de chevaux a dû être lente et pénible. Ils doivent avoir passé une première nuit entre la Bénoué et Déngui vers Douloumi. C'est le lendemain qu'ils franchissent le Mayo Kabi au gué de Déngui et gagnent Bé où ils font leur seconde étape avant le clash du lendemain. Ici se déroule un double épisode significatif de l'attitude des chefs locaux à l'endroit de Goni Waday et de son mouvement que la tradition a retenu et qui mérite d'être rapporté. C'est d'abord à Garoua qu'on relate le premier épisode [MOHAMMADOU et BASSORO 1980: 46]: "*Quand il vit ses rangs grossir de la sorte, Goni Waday estima le moment arrivé de se mettre en route pour attaquer Garoua. Il traversa, lui et son armée, le fleuve Bénoué au gué de Lagdo et se dirigea vers Bé et Guébaké. Se considérant comme le dirigeant d'une Guerre Sainte, il fit précéder son armée d'un drapeau blanc. A cette époque c'était le Hauptmann Strümpell qui commandait les Allemands de Garoua, mais il était absent se trouvant en tournée dans la région de Maroua. Il avait confié la place à Sandrock et Bostal ses adjoints. Apprenant que l'armée de Goni Waday avait atteint Bé, ceux-ci dépêchèrent auprès du Bâba de Ray deux de ses serviteurs pour lui demander le concours de son armée en vue de chasser Goni Waday. Mais les gens de Goni Waday interceptèrent les messagers cette nuit-là même. On les conduisit en présence du marabout qui était assis en compagnie de ses généraux. Il donna l'ordre de fouiller les prisonniers. On les fouilla mais sans rien trouver sur eux. C'est alors que Njidda, le prince de Bibémi, suggéra qu'on découse l'ourlet de leur pantalon et qu'on l'examine. Ils procédèrent de la sorte et découvrirent le message que les Blancs destinaient au lamido de Ray. Voici ce qui y était écrit: "Je te salue. Après quoi je te fais savoir que demain, avant que le soleil n'ait atteint le milieu de sa course, nous en aurons terminé avec l'affaire de ce Goni Waday. Pour ce faire, je te demande de te mettre tout de suite en route avec ton armée et de me rencontrer demain à l'aube à Bé. Rien d'autre à ajouter". Quand on eut découvert la lettre, Goni Waday fit apporter de la lumière pour en prendre connaissance.*" Donc l'armée de Rey-Bouba ne put se joindre à la troupe allemande, ce qui évita à son lamido la honte de s'allier aux infidèles Blancs pour s'attaquer à une armée de Croyants. Finalement, aucun lamido ne fit partie de la troupe qui s'opposa à Goni Waday.

Le second épisode, c'est à Bé même qu'il se déroula le lendemain [MOHAMMADOU et BASSORO 1983: 139]: "*Parvenu à Bé, il (Goni Waday) atteignit à*

cheval la place de la mosquée. Ardo Djingui (le lamido des lieux) s'avança lui pour le saluer. Sans mettre pied à terre, il lui lança: "Allons, Ardo de Bé! En route! Allah vous somme aujourd'hui de vous joindre à son jihad pour aller chasser les envahisseurs et infidèles de la ville de Garoua!" Ardo Djingui, qui connaissait la puissance de feu des mitrailleuses allemandes pour avoir lui-même pris part à la bataille de Garoua, n'avait aucune envie de se joindre aux mahdistes. Mais il savait également qu'en déclarant ouvertement sa position, il serait aussitôt massacré par la troupe fanatisée. Celle-ci se déplaçait en scandant le nom d'Allah, selon le rituel mahdiste bien connu. Aussi déclara-t-il à Goni Waday: "Maître, donnez-moi le temps de me préparer et d'équiper mes hommes, je vous rejoins avant que vous n'ayez atteint Garoua!" Il n'en fit évidemment rien. Goni Waday poursuivit sa route."

C'est donc le 19 juillet qu'eut lieu la bataille. Selon la version officielle, apprenant que l'armée mahdiste s'était ébranlée pour Garoua, le sous-lieut. Nitschmann se mit en route le soir du 18 pour Guébaké et attaqua le lendemain la troupe de Goni Waday en marche. Nous disposons de plusieurs versions de la bataille de Guébaké au nombre desquelles nous avons choisi les suivantes. La tradition de Guébaké [MOHAMMADOU et BASSORO 1983: 73]: "*Bostal (c'est le nom que toutes les traditions locales s'accordent à donner au chef de la troupe allemande) partit de Garoua à la tête de sa troupe, passa par Guébaké, où il donna à Djawro Njobdi l'ordre de le suivre avec ses hommes. Ils s'avancèrent jusqu'à Mbilla, où Bostal fit prendre position à ses hommes dans le creux de Mbakingou, avec des fusils et des mitrailleuses. L'armée de Goni Waday fit bientôt son apparition. Elle était composée de nombreux cavaliers et d'hommes à pied. Ils virent les Allemands et, criant le nom d'Allah le Très-Haut, ils lancèrent leurs chevaux contre la position allemande. Ceux-ci les laissèrent approcher et, à l'ordre de Bostal, ouvrirent le feu sur le rang des chevaux, les fauchant tous d'un seul coup. Toujours en invoquant le nom d'Allah, une autre rangée de cavaliers s'élança à son tour contre les Allemands, lesquel les abattirent derechef. Cadavres de chevaux et de cavaliers s'amoncelèrent bientôt pour former une véritable monticule, mais les cavaliers encore vivants ne s'en dérobèrent pas pour autant. C'est seulement lorsque ses hommes virent s'écrouler Goni Waday, en personne, qu'ils se replièrent et s'enfuirent de toutes parts."*

Après son dialogue avec le lamido de Bé rapporté plus haut, la tradition ajoute [MOHAMMADOU et BASSORO 1983: 140]: "*Goni Waday poursuivit sa route. Il dépassa Boulli et la rencontre eut lieu entre ce village et Guébaké, près de la dépression marécageuse qui sépare les deux villages. Les Allemands, qui avaient fini par prendre l'affaire au sérieux avaient placé à la tête de leur troupe le plus haut gradé des chefs de leurs troupes du Nord-Cameroun, Hopman-Torompel (Hauptmann Strümpell), commandant tous les hommes disponibles à Garoua, armés de toutes les armes à feu de la place, et notamment des fameuses mitrailleuses, si meurtrières. Ils avaient pris position de l'autre côté de la vallée, attendant que les rebelles fussent engagés dans celle-ci pour ouvrir le feu.*

Convaincus par Goni Waday que les balles des infidèles n'auraient aucun effet sur eux, car elles se réduiraient en liquide avant de les atteindre, les mahdistes avançaient contre la position ennemie, bien visible, tout en scandant l'interminable litanie mahdiste. Ouvrant le feu, les mitrailleuses allemandes balayèrent en un clin d'oeil et Goni Waday et tous ses partisans. Seuls ceux qui se trouvaient à l'arrière-garde purent en réchapper, parce que bloqués par l'amoncellement des cadavres des chevaux et des hommes qui bloquaient leur avancée."

A présent la version que rapporte la tradition de Garoua de cette bataille de Guébaké: "*Le Hauptmann Strümpell étant absent de Garoua, ce fut donc son second Sandrock et son subordonné Bostal qui conduisirent l'attaque allemande contre Goni Waday. De Garoua, ils prirent un raccourci en passant par les hautes terres qui bordent le fleuve et débouchèrent sur Guébaké, d'où ils atteignirent le village de Boulli. Une termitière s'élève là au bord du chemin qui mène vers Bé, c'est à cet endroit que les Allemands mirent leurs mitrailleuses en position pour attendre l'arrivée de Goni Waday et de ses troupes. Une grande nuée de poussière annonça bientôt l'arrivée de ces derniers à l'horizon. Et ils entendirent l'immense clameur que poussait l'armée des mahdistes: "Lâ ilâha illâ 'llâh! Lâ ilâha illâ 'llâh! Lâ ilâha illâ 'llâh!", "Il n'y a de dieu que Dieu!" Ils apparurent, Goni Waday en tête. Celui-ci les aperçut, mais ne ralentit pas la marche de ses hommes. Et lentement ils se rapprochaient dans la clameur. Les Allemands les laissèrent avancer le plus près possible et brusquement ouvrirent le feu de leurs armes. Les premières rangées furent fauchées comme des tiges de mil. Mais les autres avançaient. Les mitrailleuses des Blancs continuèrent leur travail et décimèrent la presque totalité de l'armée mahdiste. Ce jour-là le sol était jonché de cadavres humains et de ceux des chevaux. Les Allemands cherchèrent le cadavre de Goni Waday. Certains disent qu'ils ne le retrouvèrent jamais et se contentèrent de couper la tête d'un de ses hommes qu'ils rapportèrent à Garoua en déclarant que c'était la sienne. Pour beaucoup de gens, Goni Waday ne fut jamais tué, mais disparut brusquement à jamais dans la tourmente. Les Allemands massacrèrent ce jour-là un nombre incalculable. Dans leur agonie, ceux qui étaient tombés s'écriaient: "Dieu seul est grand! Ne craignons rien si ce n'est Dieu! Celui qui tombe aujourd'hui se relèvera au Paradis!"* [MOHAMMADOU et BASSORO 1980: 47–48]. Toujours au sujet de l'identification du cadavre de Goni Waday, la tradition de Guébaké [MOHAMMADOU et BASSORO 1983: 74] est différente: "*Les Allemands recherchèrent son corps parmi les cadavres et le trouvèrent. C'était un homme de courte taille, avec une grosse tête. On la lui coupa et on la rapporta à Garoua, où elle fut plantée sur un épieu qui fut dressé sur la place du marché, de manière à permettre à tout un chacun de la voir.*"

Pour certains, Goni Waday aurait pu remporter la victoire si l'intégrité de sa personnalité religieuse, sa "baraka" n'avait subi un dommage juste avant la bataille finale. Voici l'explication que donne la tradition de Garoua à ce propos [MOHAMMADOU et BASSORO 1980: 48]: "*La force qui s'était emparée de Goni Waday n'était pas naturelle, et c'est elle qui l'a poussé à conduire ce soulèvement.*

Cette force invisible qui l'animait, lui avait fait franchir le fleuve (Bénoué) en direction de Garoua, et jusque là elle l'habitait encore. Tout ce qu'elle ordonnait à Goni Waday de faire, il le faisait. Mais quand il vint à franchir le Mayo Kabi, elle refusa de le suivre plus loin et le quitta à cet endroit. C'est ce qui explique qu'à son arrivée à Bé son armée se mit à s'effriter, certains de ses hommes rebroussèrent chemin et l'abandonnèrent. C'est le lendemain matin qu'il affronta les Blancs à Boulli. Goni Waday fut tué ainsi que la plupart de ses partisans. Les quelques survivants se dispersèrent, les uns gagnèrent le Nigéria, les autres le Tchad en direction de Lamé".

Au nombre de ceux qui parvinrent à en réchapper figure un illustre compatriote direct du meneur défunt et dont la tradition de Garoua [MOHAMMADOU et BASSORO 1980: 49] a retenu l'odyssée: "*A cette époque celui qui devait devenir le Lamido Njidda de Bibémi (1918–1945) n'était encore qu'un prince, son père Ardo Mansourou (1889–1918) étant sur le trône. Parce qu'il avait rejoint les rangs des partisans de Goni Waday, Njidda prit la fuite après la défaite du marabout par les Blancs. Il avait participé à la bataille finale de Boulli aux côtés de Goni Waday et, sur son cheval il abattit un grand nombre de soldats allemands. Mais une balle atteignit son cheval, et il eut toutefois le temps de le ramener vers l'arrière avant que celui-ci ne s'écroule par terre, ce qui explique qu'il put en réchapper. Il sauta sur une jument appartenant aux gens de Bibémi et, alors que la défaite était consommée, il s'échappa à bride abattue en direction de Bibémi. Quand il apprit que les Allemands étaient à sa recherche et qu'ils avaient l'intention de l'exécuter, il gagna le Nigéria et se réfugia à Yola jusqu'à ce que la situation se soit apaisée.*"

Comme à leur habitude, les Allemands savent reconnaître le courage au combat d'un adversaire, et le compte-rendu officiel de la bataille ne se fait pas faute de le souligner à cette occasion: "*Un combat violent de deux heures s'engagea, à l'issue duquel les mahdistes furent vaincus avec d'énormes pertes et complètement dispersés. Au cours de la bataille ils avancèrent en escadrons très disciplinés jusqu'à une courte distance et disputèrent farouchement la victoire au chef allemand*".

Avant de clôre cette rubrique sur la bataille de Guébaké, il convient d'attirer l'attention sur les dates indiquées à ce propos dans le rapport Strümpell: −6 juillet = 1 ère patrouille envoyée contre Goni Waday, −17 juillet = 2 ème patrouille envoyée contre Goni Waday, −18 juillet = apprenant l'avancée de l'armée mahdiste sur Garoua, le lt. Nitschmann se met en route le soir pour Guébaké, −19 juillet = la bataille de Guébaké. Il apparaît que la date du 17 est beaucoup trop rapprochée des deux suivantes pour être matériellement possible. A cette date, l'armée de Goni Waday était déjà en marche depuis au moins la veille en direction de Garoua. Il s'agit certainement ici d'une coquille, la seconde patrouille ayant dû intervenir au moins une semaine auparavant, à savoir vers le 10 juillet.

12) La répression: les grandes exécutions de Garoua (30 juillet 1907)

Chef-lieu de la Résidence de l'Adamawa, Garoua fut la scène de diverses

exécutions publiques qui auront lieu durant la période allemande et au début de la colonisation française. Celles ci étaient organisées sur la place du marché central de l'époque (l'actuelle Permanence du Parti) en présence de tous les habitants de la ville et des environs. Mais à cette occasion, nous rapporte la tradition de Ray [MOHAMMADOU 1979: 228], "*une grande réunion eut lieu à Garoua où assistèrent tous les lamibé de l'Adamawa sans exception, de Tibati au Mandara en passant par Dikoa et Goulfey*". Devant cette assemblée des chefs supérieurs et de l'Administration allemande est organisé, comme à l'accoutumée, un simulacre de jugement des chefs rebelles, que le rapport officiel rappelle en ces termes: "*Ce jour-là eut lieu un débat (du tribunal) à propos des chefs qui avaient suivi Maloum Waday. Leur condamnation fut prononcée en se basant sur les dispositions du Coran. Les commentateurs de la loi furents les alcalis de Garoua, Démsa et Tchéboa*". La sentence est évidemment la peine capitale, par pendaison, comme c'était l'usage chez l'occupant allemand. Le déroulement de l'exécution est rapportée dans les détails par des témoins oculaires de Garoua [MOHAMMADOU et BASSORO 1980: 48]:

"*Les condamnés furent pendus sur la place du vieux marché. On les exécuta les uns après les autres: on passait le noeud coulant autour du cou d'un ardo, puis on le hissait et on le pendait. Dix soldats rangés en ligne face à la potence pointaient leurs armes sur la tête du condamné et l'achevaient d'une salve de grâce. Le corps, une fois redescendu, avait cessé à coup sûr de vivre. On entassa les corps des suppliciés et on les précipita dans une fosse qu'on avait creusée auparavant, puis on les recouvrit de terre. C'est Ardo Abbassi d'Agorma qui fut exécuté le premier. Quand les soldats lui donnèrent le coup de grâce, son crâne éclata et la cervelle éclaboussa l'assistance, dans le premier rang de laquelle se trouvait le Hauptmann Strümpell en personne. Il se leva en colère, s'essuya et cria aux soldats de ne plus viser la tête mais le nombril et l'estomac*".

La même tradition avait commencé par énumérer la liste des chefs peuls rebelles condamnés à mort: "*Ce sont: Ardo Abbassi d'Agorma, Ardo Bouba Adama de Woubawo, Ardo Hammadou de Tchébowa résidant alors à Déngui, Ardo Bouba de Bamé, Ardo Goni de Wouro Kohel. Parmi les prisonniers qui furent relâchés et rétablis à la tête de leur territoire, l'on compte: Ardo Ndjoro de Riyawo, Ardo Bouba de Na'âri, l'Ardo de Boumi et Ardo Issa de Loubouki. Parce qu'il avait suivi Goni Waday, on enleva à Ardo Ndjoro de Gamsargou son territoire pour le rattacher à Lagdo, dont l'ardo qui ne s'était pas rallié aux insurgés avait pris la fuite*". A cette liste de suppliciés le rapport officiel ajoute le nom du lamido de Mbéngui (Ardo Tafida) et celui du Yérima de Lagdo, portant de la sorte le total pour Garoua à sept exécutés. Il y en eut d'autres à Ngaoundéré [MOHAMMADOU 1978: 314]: "*Les chefs peuls faits prisonniers furent pendus en public sur la place du marché de Garoua et d'autres sur la place du marché de Ngaoundéré. Des rescapés revinrent à Ngaoundéré où ils se cachèrent*". En ajoutant d'autres exécutions perpétrées sur le terrain même, comme l'indique le rapport officiel, l'on peut en estimer le total à une vingtaine. Il s'agit bien évidemment d'exécutions publiques

"pour l'exemple" frappant les meneurs à tous les niveaux, sans mentionner des tueries dont la population de la zone troublée fut par la suite l'objet.

13) La répression: les représailles sur le terrain

Après le grand spectacle de Garou donné à l'intention de tous les chefs supérieurs du Cameroun septentrional, la répression va se transporter dans un second temps dans la région même d'où provenait l'insurrection et sur ses populations. A ce propos les traditions recueillies n'abondent pas, car le choc provoqué sur les habitants par l'exécution de leurs chefs a frappé les esprits davantage que tout ce qui allait suivre. Ce que l'on a retenu, c'est que la région s'est littéralement vidée des ses occupants qui allèrent se fondre dans les populations des lamidats voisins non impliqués en attendant des jours meilleurs. L'on a également retenu que l'occupant allemand se vengea en pratiquant une pacification de la terre brûlée dont le résultat fut de réduire villages et récoltes en cendres. Le bétail trouvé fut regroupé en d'immenses troupeaux et dirigé sur Garoua. Tout le monde ne put ni ne voulut fuir, c'est sur ceux-là que s'exercent les représailles. Le rapport Strümpell que nous rappelons ici ne nous donne évidemment qu'un écho édulcoré de la réaction allemande: "*Tandis que dès le 29 juillet une patrouille était envoyée à Alhadjin-Ngalibou (près de Gouna) pour barrer la route Woubao-Alhadjin-Ngalibou, le s-lt Nitschmann partit le 31 pour bloquer la route de Garoua-Alhadjin. Moi-Même, accompagné du Lamido de Rey-Bouba et de 100 cavaliers, je me rendis le ler août dans la zone insurrectionnelle en passant par Guébaké. Il s'agissait à présent de réduire les dernière velléités de soulèvement éventuelles et de procéder à l'arrestation des coupables et de les punir, puis en dernier lieu de restaurer l'ordre en mettant en place de nouveaux chefs. Cette mission a pu se dérouler sans rencontrer d'hostilité. Il n'y eut qu'une petite résistance à Woubao lors de l'arrestation de Maloum Gamin Sawana. Le 7 août le s-lt Nitschmann me rejoignit à Woubao. Le lamido de Garoua procéda sur-le-champ au jugement des prisonniers et principaux partisans du Mahdi... Ces quatre derniers furent pendus, les autres prisonniers condamnés à une longue peine de prison. D'autres exécutions suivront dès que les cinq partisans de Maloum Waday en fuite auront été arrêtés. J'ai fait transmettre leurs noms aux administrations limitrophes en leur demandant de procéder à leur recherche et d'appliquer éventuellement la peine de mort pronocée. Et finalement tout la zone insurrectionnelle fut condamnée à fournir des hommes de peine et du bétail pour couvrir les frai de l'expédition...*" En fait d'hommes de peine, ce fut de longues files de Foulbé enchaînés qui furent dirigées sur Garoua où ils travaillèrent comme main d'oeuvre pénitencière.

14) Les séquelles de la réaction allemande

Elles se sont manifestées sous deux formes majeures: le démembrement et le dépeuplement de la région incriminée. Ceux-ci, à leur tour, allaient conduire à plus long terme —c'est-à-dire aujourd'hui— à une véritable "mort" de cette zone. Le démembrement se traduit par la réorganisation territoriale de cette partie de la

Haute-Bénoué: tous les lamidats rebelles sont rattachés administrativement au lamidat de Garoua et leurs lamibé, naguère autonomes, deviennent de simples djawros (chefs de village ou de district) nommés et démis par le seul lamido de Garoua. Il n'est même pas tenu de les choisir au sein des anciennes familles régnantes, il peut imposer un étranger venu de Garoua, et notamment l'un des nombreux yérimas (princes) de la ville. Mais ici aussi, pour avoir les apparences sauves et mieux faire avaler la pilules aux intéressés, l'administration allemande organise un simulacre de consultation, que la tradition de Garoua [MOHAMMADOU et BASSORO 1980: 49] relate en ces termes: *"Puis le Gouverneur déclara au Lamido Bouba (de Garoua): "A présent fais rassembler tous les dignitaires". Lorsqu'ils furent réunis, il s'adressa à eux en ces termes: "Je ne veux plus de petits lamidats minuscules comme avant. Tous ceux qui se situent au sud du fleuve (la Bénoué) doivent choisir d'être rattachés à l'un des trois grands lamidats suivants: Garoua, Ray ou Bibémi. Rentrez donc chez vous pour réfléchir sur ce que vous allez décider. Dans l'après-midi vous reviendrez me faire part de votre choix"... L'après-midi ils se réunirent et déclarèrent au Gouverneur: "Nous avons tous sans exception choisi d'être rattachés au lamidat de Garoua". Le Gouverneur leur répondit: "Je vous félicite de votre choix, car pour l'administration il est préférable que vous dépendiez de Garoua"... C'est ce qui explique pourquoi tous ces lamidats furent rattachés à Garoua, et ceci six ans après l'arrivée des Blancs dans ce pays. Ces lamidats étaient: Lagdo, Bamé, Agorma, Kawyang, Guébaké, Na'âri, Woubawo, Mbéngui, Mbongui, Loubouki, Boumi, Gamsargou, Mayo-Njaréndi".* En fait, ce choix qui convenait tellement bien à l'administration allemande avait été téléguidé, car à partir de la Résidence de Garoua elle avait de la sorte un contrôle direct sur cette zone par le biais de son homme lige, le lamido de Garoua. A Rey-Bouba [MOHAMMADOU 1979: 229]: *"A cette réunion le Blanc leur déclara: "Eh bien, maintenant je vous donne à choisir entre les solutions suivantes: vous rattacher soit à Ray, soit à Bibémi ou à Garoua"... Le lendemain matin lorsque le Blanc leur demanda: "Qu'avez-vous décidé? Choisissez-vous d'être rattachés à Garoua, Bibémi ou Ray?" Lagdo fut le premier à prendre la parole pour déclarer: "Nous avons choisi d'être rattachés à Garoua". Tous exprimèrent la même opinion. C'est de la sorte que s'explique que tous ces territoires aient été annexés au Lamido Bouba de Garoua, connu sous le surnom de Déwa. L'administration de ces Etats, pour la plupart d'origine Yillaga, échut désormais à Garoua. C'est à partir de ce moment que la position de Garoua fut renforcée. C'est grâce aux Blancs que Garoua a vu s'étendre son territoire, car auparavant il n'avait pas ces dimensions".* Ce statut de super-lamidat conféré à Garoua par les Allemands est souligné encore plus vigoureusement dans la tradition de Bé [MOHAMMADOU et BASSORO 1983: 140]: *"Le territoire de ces chefs (rebelles) fut purement et simplement rattaché au lamidat de Garoua, fidèle bastion du pouvoir colonial, tant allemand que français".*

L'autre grande conséquence néfaste qu'ont entraînée à la fois la répression et le rattachement à Garoua des lamidats rebelles fut le dépeuplement de la région.

Nous l'avons dit, ces territoires connurent à partir de cette époque une véritable hémorragie humaine qui les vida au profit d'autres régions proches ou lointaines. Une fois les Allemands chassés du pays par les Français, les quelques rares habitants à être revenus d'exil devaient le quitter définitivement dans les années 1930 du fait du régime d'indigénat qui frappa particulièrement cette région lors de la construction de la Nationale Ngaoundéré-Garoua. Le tribut de morts payé par les riverains fut très élevé ici. La tradition d'Agorma [MOHAMMADOU et BASSORO 1983: 169] résume parfaitement cette décadence: "*Avant l'occupation du pays par les Blancs, le royaume d'Agorma était densément peuplé. Il commença à se vider de sa population après l'exécution par les Allemands de leur Ardo, Abbâssi. Ainsi que du fait du rattachement de ce pays des Yillaga aux Wolarbé de Garoua. Et le coup fatal fut porté à l'époque où les Français entreprirent la construction de la route Ngaoundéré-Garoua... Après l'achèvement des travaux, Agorma se vida alors littéralement de sa population, qui abandonna désormais ces vastes pâturages aux fauves, tels les lions et les lycaons, et aux autres bêtes sauvages, tels le rhinocéros, le buffle et l'éléphant qui abondent aujourd'hui dans la région. L'immersion d'une grande partie du territoire d'Agorma par les eaux du lac de retenue du barrage de Lagdo en 1982 n'a pas entraîné de déguerpissement des populations, puisque le pays était déjà vide. Les gens d'Agorma qui ont quitté leurs villages d'origine se sont exilés soit dans les lamidats de Ray, de Bibémi, de Ngaoundéré ou même au Tchad. Et aujourd'hui, les nombreux villages du royaume d'Agorma d'autrefois ne sont plus que ruines (ou engloutis par les eaux du barrage de Lagdo) et seuls subsistent leurs noms dans la mémoire de ses enfants...*". Ayant été le lamidat le plus important avant 1907, Agorma reflète bien la situation d'ensemble. En effet, à l'heure qu'il est plus de la moitié du territoire de ces anciens lamidats insurgés a été submergée par les eaux de la retenue du barrage qui a été édifié à Lagdo en 1982. Certains des villages riverains du nouveau lac ont été rebaptisés du nom des anciennes localités autochtones, sauf qu'aujourd'hui ce sont des villages de pêcheurs, et des pêcheurs immigrés venus des pays kotoko, mousgoum ou djoukoun, car des autochtones il ne reste plus grand chose... L'on peut en effet supposer que si la région avait été aussi densément peuplée qu'avant les évènements de 1907 le barrage aurait été construit ailleurs qu'à Lagdo.

15) Conséquences diverses de l'action de Goni Waday

Nous n'en retiendrons que deux, l'une sur le plan religieux, l'autre dans le domaine de la recherche historique.

Sur le plan religieux, l'action de Goni Waday aura dans son ensemble abouti à l'implantation de la Mahdiya dans le sud de l'Adamawa, et notamment à Ngaoundéré, comme l'atteste la tradition de ce lamidat [MOHAMMADOU 1978: 315]: "*Goni Waday fut l'introducteur de la voie Mahdiya à Ngaoundéré, mais ses adeptes devaient se cacher pendant la période coloniale car ils étaient considérés comme des fauteurs de trouble par les Blancs*". *Que ces derniers fussent allemands ou français, comme l'indique une étude de Froelich [1954: 73] sur Ngaoundéré: "La*

Mahdiya mène une existence cachée, ses adeptes reconnaissent difficilement qu'ils appartiennent à la Mahdiya... Jadis, racontent-ils, leurs moqqadem (délégués locaux du chef de la confrérie) étaient nombreux, mais depuis les incidents créés à Ngaoundéré par le Malloum Goni Wadaï,... et que l'Administration a envoyé en résidence à Garoua (sic), ils se cachent". Et pour cause! Dès les premières heures de la colonisation, Anglais, Allemands et Français ont compris que le Mahdisme constituait le canal privilégié en pays musulman de l'expression du nationalisme et de l'anticolonialisme. Aussi est-ce dans ce domaine précis des "Affaires musulmanes" que s'affirme en premier la collaboration la plus soutenue de ces rivaux en terre africaine. Un véritable réseau d'échange de renseignements est mis en place pour dépister et signaler les mouvements à travers les frontières particulièrement de ces "marabouts subversifs". C'est la fiche rédigée par le Chef de Bataillon Langlois, Commandant la Région Nord [LANGLOIS 1924: 1] qui résume comme suit le soulèvement de Goni Waday: "*Les Allemands ont eu à lutter contre les sectateurs de Mahdia. En 1910 notamment un marabout, Maloum Djimé, venant du Ouadaï, vint enseigner à Garoua la religion de Mahdia. Chassé par le lamido Bouba, il est allé à Ngaoundéré d'où le lamido l'a également fait partir. Maloum Djimé se disant envoyé du Mahdi réunit alors une troupe pour faire la guerre aux blancs. Le Capitaine Strümpell envoya contre lui à Ouro Kohel (entre Garoua et Rey Bouba) un détachement de tirailleurs qui fut battu et s'enfuit. Djimé vint alors du côté de Djébaké avec 5000 (?) hommes des sultanats de Bé, Baschéo, Démsa... Le lieutenant Lismann (?) alla à sa rencontre avec une cinquantaine d'hommes et des mitrailleuses et Djimé fut tué. A la suite de cette affaire les chefs qui avaient suivi Djimé ont été fusillés sur la place du marché de Garoua, et il n'a plus été permis de faire la prière de Mahdi. Les Anglais interdiraient également à Lagos la religion de Mahdi. (Renseignements donnés par l'interprète de la Région Nord Mahondé)*". Un rapport ultérieur [NORD-CAMEROUN 1955: 4] indique bien qu'en dehors du Diamaré, région d'orgine du Mahdisme camerounais, seul Ngaoundéré a constitué un foyer important de cette secte. Après avoir rappelé la carrière de Modibbo Hayatou de Balda, ce document conclut: "*Il n'en reste pas moins que le Mahdisme a laissé des traces durables et que de nos jours il est florissant à Maroua, Bogo, Kalfou, Ngaoundéré*".

Malgré la chasse aux sorcières organisée durant la période coloniale française contre les adeptes de la Mahdiya dans la région de Ngaoundéré, non seulement le Mahdisme va survivre à Goni Waday, car il sera enseigné de façon continue par des modibbé de renom, mais il provoquera même l'apparition dans la région d'autres Mahdis, vite réprimés il est vrai par l'autorité coloniale aux aguets. Divers rapports administratifs de l'époque démontrent amplement dans quelle mesure l'initiateur de cette voie a fait école. D'abord le Rapport Annuel 1957 de la Région de l'Adamaoua (=R. A. 1957) en p. 9: "*Par contre, la secte mahdiste, sous l'influence de quelques marabouts exaltés, gagne du terrain par le moyen d'une propagande pro-arabe et anti-française, qui trouve sa source à Khartoum et Kano. Cette secte est apparue pour la première fois à Ngaoundéré après l'arrivée des Allemands; le*

propagandiste en était le Modibbo Goni Waday, qui venait de Maroua et fut chassé par le Lamido Maïgari. Son enseignement fut continué par son disciple, Modibbo Assoura. Un autre sectateur du mahdisme, nommé Modibbo Kawara, fit son apparition en 1939, du côté de Mbang-Foulbé. Il fut chassé de la Subdivision, à cette époque, par M. Noutary, alors qu'il préchait la révolte. Ayant disparu pendant de nombreuses années, il fut retrouvé, début 1955, par M. Maitre, Chef de Subdivision, qui au cours d'une tournée de recensement fut informé de la pésence de ce Modibbo près de Mbang-Foulbé. Grâce à plusieurs complicité parmi les habitants, le Modibbo disparut à nouveau. Cet incident entraîna la destitution du chef de Mbang-Foulbé". Une lettre du Chef de Subdivision de Tibati [LACROIX 1946: 2] signale antérieurement: "*A Lompta, le vieux modibo Umaru Song est un disciple du célèbre Umaru Dobelli encore actuellement vivant. Tous durent quitter Ngaoundéré et furent inquiétés par les Allemands lors de la révolte d'inspiration religieuse de Goni Wambaï (sic) danc la région de Garoua; depuis Umaru Dobelli a toujours refusé de revenir au Cameroun*". Le même Lacroix, dans un article consacré à "L'Islam Peul de l'Adamawa [LACROIX 1969: 405] signale qu'un Mahdi du nom d'Ahmadu de Tourningal s'est manifesté en 1952 dans ce village situé dans la région de Ngaoundéré. Pour en revenir au R.A. 1957 (p. 10), voici la situation à cette époque dans cette ville: "*Le chef actuel de la secte Mahdiste est le Modibbo Zaria, marabout originaire de Nigéria, installé à Ngaoundéré depuis plusieurs années. Considéré comme le marabout le plus savant de l'Adamaoua, Modibbo Zaria jouit d'une grosse influence sur ses coreligionnaires; il a entraîné dans la Mahdia la plupart des Malloums de Ngaoundéré, ainsi que de nombreux notables. En relations régulières avec le Modibbo Saidou, Mokkadem de la secte à Kano, et avec des personnalités religieuses de Khartoum, il répand une propagande pro-arabe et anti-française. Il semble également en liaison avec certains éléments progressistes et ultra-nationalistes de Ngaoundéré*". Il faut entendre par là le premier parti nationaliste camerounais à avoir vu le jour dans le pays: l'U.P.C. (l'Union des Populations du Cameroun). Preuve que le Mahdisme camerounais était bel et bien d'essence nationaliste. Ce rapport poursuit: "*Cette propagande s'exerce discrètement, par l'intermédiaire de petits malloums qui parcourent la brousse. On en retrouve l'écho dans certains secteurs de la Subdivision, notamment vers Nganha. Elle explique partiellement les difficultés rencontrées cette année dans la perception de l'impôt. Se sentant menacé d'expulsion, Modibbo Zaria a pris les devants: il est parti depuis quelques jours s'installer dans la région d'élevage de la Subdivision de Reï contigüe au secteur de Bélel, la zone de Sing. Placé à cet endroit, le Modibbo Zaria est encore plus dangereux qu'à Ngaoundéré, car il lui sera plus facile encore d'orchestrer sa propagande subversive, dans les villages particulièrement réceptifs de ce secteur du Lamidat. Il faut donc envisager une intervention administrative supérieure le plus rapidement possible, pour que ce Modibbo soit chassé de son refuge actuel et dirigé vers le Nigéria, son pays d'origine*". Cette longue citation a été faite pour montrer l'évolution du mouvement que Goni Waday avait initié dans la région. Né avec l'avènement de la

colonisation, il a perduré jusqu'à la veille de l'Indépendance malgré la chasse qui lui était donnée par le pouvoir colonial. Et finalement il a fait jonction avec un autre mouvement indépendantiste, l'U.P.C., pour éveiller la conscience des masses dans la quête de la souveraineté nationale. 1907–1960, 53 ans de lutte, Goni Waday a de quoi être fier de son oeuvre et de sa descendance. Avant de conclure cette rubrique, il convient d'indiquer qu'en 1951: "*L'Alkali Dawa, assesseur près du Tribunal civil du ler degré, est le Moqqadem (de la Mahdiya) de Ngaoundéré, et il a reçu les lettres de Saïdou (fils de Modibbo Hayatou); il peut donner l'Ouerd (ou Wird, i.e. l'initiation à la voie) et, à sa mort, son successeur désigné par les frères de Ngaoundéré sera présenté à l'agrément de Saïdou* [FROELICH 1954: 7]. Comme l'on peut s'en rendre compte à présent une étude en règle de la Mahdiya dans la région de Ngaoundéré reste à faire. Notre propos n'a porté que sur ses débuts dans cette cité, et ceci grâce à l'action de Goni Waday.

Nous occupant de l'histoire de la sous-région, nous ne pouvions passer sous silence le comportement peu scientifique de Kurt Strümpell à propos des traditions de la zone insurrectionnelle. Voici un officier en pleine activité militaro-administrative dans une colonie à peine naissante qui a eu le mérite rare de trouver le temps et le goût de se pencher sur les langues et le passé du Nord-Cameroun. Grâce à lui nous disposons aujourd'hui de documents exceptionnels dans ces domaines. Et au nombre de ceux-ci, son "Histoire de l'Adamawa d'après les traditions orales" a constitué pendant longtemps la source fondamentale de toute recherche historique sur cette partie du pays, car y sont consignées les traditions de chacun de la cinquantaine des lamidats de l'Emirat d'Adamawa faisant partie du Cameroun allemand. Du moins le croyait-on, jusqu'à ce que l'étude du soulèvement de Goni Waday précisément fasse découvrir que la douzaine de lamidats impliqués dans l'affaire et que lui, le Résident Strümpell, avait décidé de rattacher au lamidat de Garoua, ne figurait pas dans son corpus. En effet, pour avaliser son diktat répressif du poids de l'histoire, une pseudo-histoire remodelée de toutes pièces, sciemment il commet la contre-vérité suivante: "*C'est de Ribadou (Garoua) que sont partis ceux qui ont fondé les petits Etats de Kaouyang, Béngui, Bongui, Louboki, Nakyari en pays Dama et chez les païens Doui. Il n'est pas nécessaire d'aborder leur histoire. Ils dépendent aujourd'hui du Lamido de Garoua*" [MOHAMMADOU et BASSORO 1982: 103]. A cette liste il faut ajouter les autres lamidats impliqués: Bamé, Lagdo, Agorma, Woubawo, Boumi, Gamsargou, Balda. Mais après tout, pouvait-on exiger une totale honnêteté intellectuelle à un homme aussi engagé dans l'action...?

∴

Nous avions achevé notre étude lorsque nous est parvenu le très intéressant ouvrage de Monika Midel, *Fulbe und Deutsche in Adamaua (Nord-Kamerun), 1809–1916. Auswirkungen afrikanischer und kolonialer Eroberung* [MIDEL 1990]. Au nombre des suites à la mainmise coloniale figurent les soulèvements des

populations, dont les réactions mahdistes chez les Foulbé. Plusieurs pages sont consacrées à l'insurrection conduite par Goni Waday et se basent sur les mêmes sources que celles que nous venons de citer, à savoir notre corpus de traditions locales. La plus importante d'entre elles à échappé à l'attention de l'auteur [MOHAMMADOU et BASSORO 1983], en même temps que son analyse reste en deçà de notre propre lecture. D'autres données qui auraient pu renforcer son argumentation lui manquent donc. De ce fait nous pouvons estimer que le présent essai pourrait présenter quelque utilité. Dans le même ordre d'idées signalons que la consultation du recueil consacré aux lamidats du Diamaré [MOHAMMADOU et BASSORO 1988] aurait pu lui permettre de connaître l'opinion des Foulbé intéressés (Bogo, Mindif, Khalfou) sur le personnage de Modibbo Hayatou de Balda. Loin d'être le saint homme pieux et désintéressé que nous décrit l'auteur, on le considère ici comme un fieffé opportuniste qui ne s'est transformé en promoteur de la Mahdiya que pour mieux réaliser son dessein premier: conquérir le trône de Sokoto. Ce qui n'empêche pas qu'il a été l'introducteur de la version soudanaise de cette voie dans l'Adamawa.

A l'instar de Rabeh, son tristement illustre contemporain et allié, Modibbo Hayatou a utilisé le Mahdisme pour assouvir ses ambitions politiques. Seulement, à son corps défendant pour ainsi dire, il l'a implanté dans un milieu favorable, et la Mahdiya a prospéré même après sa disparition. Par la suite alors, les descendants du Modibbo et certains auteurs ont réinterprété a posteriori toute la carrière de Hayatou en l'idéalisant de A à Z. Au nombre des derniers figure M. Z. Njeuma [1971] dont l'analyse et l'interprétation des faits subissent nécessairement une distorsion, parce que reposant uniquement sur des sources externes en même temps qu'elles sont déformées par le parti pris de l'auteur de glorifier le personnage. Les intentions de celui-ci sont purifiées, ses actions amplifiées, sa stature sublimée. Ici aussi une meilleure connaissance de la tradition locale aurait conduit sans nul doute à tempérer le discours, sinon à réviser totalement certains jugements.

Il en va de même de l'interprétation idéaliste que donne P-F. Lacroix [1969: 405] de la composition et des objectifs de l'ensemble des mouvements mahdistes dans l'Adamawa, pour lequel... *tous eurent essentiellement pour adeptes des Peuls de la plèbe et des serfs et tous mirent au premier rang des "Ennemis de Dieu" les "Mauvais Chefs" et les "docteurs" à leur dévotion et dénoncèrent non seulement les hérésies dont, selon eux, ils se rendaient coupables mais aussi leur rapacité et les abus qu'elle leur faisait commettre, extériorisant ainsi les conflits latents de la société*". Modibbo Hayatou, Goni Waday, comme tous ceux qui apparurent sous la colonisation française, sont indistinctement listés dans cette mouvance. Ici il n'est même pas question de contexte de domination étrangère, ni du caractère principalement anti-colonialiste de ces mouvements, à l'exception de celui de Hayatou qui fut l'unique à se déclarer avant la colonisation. Que des mouvements plus récents aient épousé ce caractère révolutionnaire, cela ne fait aucun doute, mais nous n'en sommes pas encore là. L'on voit donc à quel fourvoiement peut conduire une maîtrise insuffisante des faits.

En résumé, et s'il fallait qualifier le mouvement dont nous avons traité par rapport à ceux qui l'ont précédé, l'on peut proposer la classification suivante des différentes expressions qu'a connues la Mahdiya dans la région qui nous intéresse:

1) le Mahdisme théologique de Séhou Ousmanou Fodouyé, qui demeure encore théorique et idéaliste,
2) le Mahdisme opportuniste de Modibbo Hayatou de Balda,
3) le Mahdisme anti-colonialiste et résistant de Goni Waday et des autres "Mahdi" de l'époque coloniale.

BIBLIOGRAPHIE

ABUBAKAR, Sa'ad

1977 *The Lamibe of Fombina. A Political History of Adamawa 1809–1901.* ABUP/OUP, Zaria/London.

1978 The foundation of an islamic scholarstic community in Yola. *Kano Studies* (NS) 1(3): 27–36.

ADAMAOUA

1957 *Rapport annuel pour la Région de l'Adamaoua.* Archives Préfecture Ngaoundéré.

BIOBAKU, S. and M. A. Al-HAJI

1966 *The Sudanese Mahdiyya and the Niger-Chad region Islam in Tropical Africa*, pp. 425–439, London: O.U.P.

BRIESEN, von

1914 Beiträge zur Geschichte des Lamidats Ngaundere (Contribution à l'étude de l'histoire du Lamidat de Ngaoundéré). *Mitteillungen aus den Deutschen Schutzgebieten* IV: 349–359, Berlin. (Traduction de Eldridge Mohammadou, 1982.)

FROELICH, J-C.

1954 Le commandement et l'organisation sociale chez les Foulbé de l'Adamaoua. *Etudes Camerounaises*, nos 45–46, Centre Cameroun: IFAN.

LACROIX, P-F.

1946 *Lettre N° 23 D/CF du 13/9/1946 au Chef de Région de l'Adamaoua sur les activités des mouvements musulmans dans la Subdivision de Tibati.* Archives Préfecture Ngaoundéré.

1969 L'Islam peul de l'Adamawa. *Islam in Tropical Africa*, pp. 401–407, London: O.U.P.

LANGLOIS (Chef de Bataillon Commandant la Région du Nord)

1924 *Renseignements au sujet des sectes musulmans.* Archives Préfecture de Garoua.

MIDEL, M.

1990 *Fulbe und Deutsche in Adamaua (Nord-Kamerun) 1809–1916. Auswirkungen afrikanischer und kolonialer Eroberung* (Foulbé et Allemands en Adamawa (Nord-Cameroun) 1809–1916. Conséquences d'une conquête africaine et coloniale), Peter Lang, Frankfurt am Main, Bern, New York, Paris.

MOHAMMADOU, E.

1976 *L'histoire des Peuls Férôbé du Diamaré: Maroua et Petté.* Tokyo: Institute for the study of Languages and Cutures of Asia and Africa, Tokyo University of Foreign Studies (ILCAA).

1978a *Fulbe Hooseere: Les Royaumes Foulbé du Plateau de l'Adamaoua au XIXè siècle (Tibati, Tignère, Banyo, Ngaoundéré)*. Tokyo: ILCAA.

1978b *Catalogue des Archives Allemandes du Cameroun*. Tokyo: ILCAA.

1979 *Les Yillaga de la Bénoué. Ray ou Rey-Bouba*. Paris: CNRS.

MOHAMMADOU, E. et Modibbo A. BASSORO

1980 *Garoua: Tradition Historique d'une Cité Peule du Nord-Cameroun*. Paris: CNRS.

1982 *Peuples et Etats du Fombina et de l'Adamawa*. Etudes de K. Strümpell et von Briesen, traduites par..., Yaoundé: ISH.

1983 *Peuples et Royaumes du Foumbina*. Tokyo: ILCAA.

1988 *Les Lamidats du Diamaré et du Mayo Louti au XIXè siècle*. Tokyo: ILCAA.

NJEUMA, M. Z.

1971 Adamawa and Mahdism: the career of Hayatu ibn Sa'id in Adamawa, 1878–1898. *Jour. African History* XII (1): 61–77, London.

NORD-CAMEROUN

1955 Conférence des Chefs de Région du Nord-Cameroun à Ngaoundéré. Rapport sur l'Islam au Cameroun, Archives Préfecture Ngaoundéré.

PASSARGE, S.

1895 *Adamaua*. Bericht über die Expedition des Deutschen Kamerun-Komitees in den Jahren 1893–1894, D. Reimer, Berlin.

STRÜMPELL, K.

1908 Der Aufstand des Malum Wadai. *Deutsches Kolonialblatt*. 171–173, Berlin.

1912 Die Geschichte Adamauas nach mündlichen Ueberlieferungen (L'histoire de l'Adamawa d'après les Traditions Orales). *Mitteillungen des Geographischen Gesellschaft im Hamburg* 26: 46–107, Hamburg (Traduction de E. Mohammadou, 1982).

SUREN, H.

1934 *Kampf um Kamerun*. Berlin: Garua.